VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 1 Juin 1915 NUMERO 3

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

CONTINUEZ

La Commission des Licences vient, à Winnipeg, de refuser le renouvellement de leur permis de vente de boissons enivrantes à vingt-neuf buvettes. Le motif invoqué c'est que les dits hôtels ne satisfont pas aux exigences de la loi. Dans chaque cas, on a accordé un délai de deux mois durant lequel on tentera de se mettre en règle avec les exigences de la loi. Ce qui s'est passé à Winnipeg se répète un peu partout dans la province. Il y a délai de deux mois, c'est vrai, mais, comme le notait un confrère, cela équivaut à la disparition de toutes ces buvettes, car il est peu probable qu'on se risque à encourir les risques comportés par les exigences de la loi des licences.

Ce n'est là qu'un premier pas, nous assure-t-on. Tant mieux. Le vent de la tempérance souffle sur notre pays. Il serait vraiment malheureux qu'il oubliât le Manitoba. Le nombre de licences que supprime la récente décision de la Commission des Licences représente déjà un joli travail d'émondage, mais il ne serait guère profitable si l'on n'allait pas plus loin. Les buvettes que l'on supprime aujourd'hui le méritaient richement. Il en est une multitude qui méritent pareil sort. Nous le leur souhaitons de tout coeur. Et notre choix n'exclut pas Saint-Boniface et nos campagnes françaises. Nous en formerions volontiers un tout spécial pour ces centres.

On a déjà en certains milieux critiqué la politique de tempérance des nouveaux gouvernants. Au risque de passer pour peu pratiques, nous confesserons qu'elle nous plait. Nous ne disons pas que c'est le système idéal. Nous ne nous attendons même pas à cela, car nous savons trop ce que valent d'ordinaire des gouvernants pour escompter d'eux des mesures parfaites. Les programmes, les promesses de réformes nous trouvent toujours très sceptiques. L'on promet toujours beaucoup pour tenir très peu.

Le gouvernement vient de faire du bon travail par le moyen de la Commission des Licences. Nous l'invitons à continuer. Qu'il promène sans crainte le fer rouge dans la plaie hideuse de l'ivrognerie. Il y aura des plaintes et des grincements de dents, mais qu'il aille de l'avant quand même. Si son attitude doit lui attirer les haines et les colères de ceux qui vivent du trafic malhonnête de l'alcool, de ceux qui par ce terrible fléau minent la force vitale d'une nation, elle lui vaudra d'un autre côté l'appui et l'encouragement de ceux qui ont à coeur le bien général de cette province et la prospérité et la paix des familles.

Le domaine de la tempérance est un champ où le nouveau gouvernement peut se tailler une belle renommée. Les circonstances lui sont favorables, l'opinion publique est levée contre l'alcool, tout l'invite à agir: son programme à réaliser et les désirs de la masse. En prenant les rênes du pouvoir, nos nouveaux gouvernants ont déclaré qu'ils voulaient sa prospérité matérielle aussi bien que l'autre. Combattre l'alcool, non pas en paroles mais par des actes, est un excellent moyen d'y arriver. La richesse ne s'obtient pas seulement en gagnant, mais plus particulièrement en conservant ce qu'on a gagné.

POUR LES ONTAR

Nous continuons à recevoir des souscriptions pour les persécutés d'Ontario. C'est bien et les Manitobains, soyons-en sûrs, n'ont pas fini d'envoyer des munitions pour leurs frères qui ont à lutter pour sauvegarder la langue française.

Signalons le beau travail qu'accomplissent depuis quelques semaines des membres du groupe Provencher du Collège de Saint-Boniface. Ces jeunes gens vont de village en village, donnant des séances au profit des blessés d'Ontario. Partout où ils vont, les curés, les autorités municipales et les paroissiens leur font un accueil qui montre combien la cause des persécutés est chère aux Canadiens-français du Manitoba.

Déjà Sainte-Anne, Saint-Norbert, Saint-Jean-Baptiste, Letellier, Sainte-Agathe ont été visités et l'on verra par les sommes que nous inscrirons bientôt ici même, combien les efforts des membres du groupe Provencher ont été fructueux et combien généreux ont été tous ceux auxquels ces jeunes gens ont adressé leur appel.

Cette belle campagne méritait d'être signalée dès maintenant. Au nom des Ontariens et de la langue française nous remercions et félicitons le groupe Provencher.

**Cercle La Vérendrye
de l'A. C. J. C.**

Saint-Boniface, Man.

Dernières souscriptions

J.-E. M. $4.00

Prière d'adresser les souscriptions au **Cercle La Vérendrye, Saint-Boniface, Man.**

A DROITE ET A GAUCHE

"Kitchener's Big Army Ready for Front" dit une dépêche de Londres au Free Press.

Mais il nous semblait qu'elle y était rendue depuis longtemps.

• • •

Racontant une visite faite en Alsace reconquise, un correspondant anglais, reproduit par le Free Press, notait que depuis l'expulsion des Teutons, l'on n'y parlait qu'anglais et français.

Ca bat quatre as, comme on dit chez-nous.

• • •

Les journaux libéraux de Londres critiquent fortement le cabinet de coalition formé la semaine dernière. Cela se comprend car on y a introduit le fameux Carson.

Le "Daily News" dit que les lieutenants de Carson "n'ayant abandonné aucune de leurs idées de rébellion", il n'est aucune raison justifiant l'entrée de Carson dans le cabinet. D'autant plus que Redmond n'en fait pas partie.

• • •

Les partisans de la buvette auraient, en Saskatchewan, obtenu nombre de signatures à une pétition contre les mesures de tempérance proposées par Scott, en la présentant comme une pétition en faveur de la prohibition.

Que diable! voilà des gens nés pour la vie politique au Canada.

• • •

Le "Telegram" tente de convaincre ses lecteurs que l'honorable Bob Rogers est un aussi important personnage que lord Kitchener.

Bien des choses sont permises à un journal de parti, mais cela nous paraît dépasser la mesure.

• • •

Le Free Press prétend que Bob Rogers devrait "être interné au camp de détention de Brandon avec les autres ennemis du Canada". Le Telegram répond que le directeur du Free Press longtemps avant que cela se produise aura sa chambre à l'asile de Brandon.

Ils y vont nos confrères quotidiens. Vive la trêve!

• • •

L'honorable T. C. Norris a reçu une délégation en faveur du suffrage féminin. Il lui a donné la réponse que devait donner homme qui se sent responsable. L'on ne saurait dire qu'il se soit compromis en un sens ou en l'autre.

• • •

Le gouvernement italien vient d'établir une censure des plus rigoureuses.

• • •

Une dépêche de Belfast au "Sun" de New-York, nous apprend qu'on transportera bientôt en France les volontaires de l'Ulster 20,000 en tout.

Fameux, après neuf mois de guerre, pour des rebelles dans l'âme qui prétendaient avoir 150,000 hommes prêts à se battre.

Seraient-ils donc moins anxieux de se battre contre le Kaiser que contre leur propre roi?

• • •

Les Allemands prétendent détenir actuellement 1,386,000 prisonniers.

Une bagatelle, quoi!

• • •

Un des membres de la Commission de Secours pour la Pologne déclare après enquête sur les lieux, que "c'est pis que dans les endroits les plus dévastés de la France et de la Belgique".

• • •

Les Etats-Unis ont déjà vendu aux Alliés plus de 250,000 chevaux. Actuellement, ils leur en vendent 40,000 par mois.

• • •

La guerre coûte aux belligérants $2,000,000.00 par heure.

• • •

Une américaine de 74 ans vient de demander son 13ème divorce. Elle a déclaré son intention de se remarier.

En quoi cela diffère-t-il de la prostitution condamnée par la loi?

• • •

L'inventeur italien Marconi annonce qu'il a découvert un appareil permettant de voir à travers un épais mur de briques.

Les murs avaient des oreilles; ils auront maintenant des yeux.

• • •

D'après Fisher, dans l'Empire Review "depuis le commencement de l'année 1911, on a fabriqué avec du cuir allemand les tiges (hausses) de bottes des marins anglais".

• • •

La "Tribune" apprend à ses lecteurs qu'il y a un millier de réservistes italiens au Manitoba. Elle eut mieux fait de référer aux chiffres fournis par le dernier recensement, car elle y aurait appris que la population italienne au Manitoba n'y est que de 792 — incluant hommes, femmes et enfants.

C'EST NOTRE CAS.

Alexandre Duplessis cite dans "Le Devoir" les paroles de Monsieur Ollé-Laprune, un français de France, qu'on ne jugera pas partial pour les choses du Manitoba.

"Si chacun attend d'un homme "ou de tous le salut, demeurant "lui-même les bras croisés, nous "sommes perdus."

Et Monseiur Duplessis continue en parlant de la Colonisation de la Province de Québec:

"Il semble que ce soit là ce qui "a retardé si déplorablement la "colonisation dans notre province: "tout le monde attend tout du gou-"vernement et s'empresse de lui "jeter la pierre, sans se douter "que le gouvernement en accuse "probablement d'autres."

N'est-ce pas notre cas dans toute sa poignante réalité: on a senti que la colonisation du Manitoba par les nôtres était lamentablement languissante, et on a voulu y apporter remède. Mais il fallait que ce remède ne coutât aucun effort. C'est pourquoi on a mis debout un Comité général de Colonisation avec président, vice-président, secrétaire archiviste, secrétaire correspondant et trésorier. Il est vrai qu'à ce dernier on fait la besogne facile, car on s'est bien gardé de lui fournir le nécessaire à sa correspondance.

Une fois ce Comité général mis debout, chacun est rentré dans son foyer pour se croiser les bras et ne rien faire. Oh! excusez, je me trompe; en effet quelques-uns ont fait une chose.

Voyant que le Comité général ainsi constitué ne faisait guère de besogne, ils l'ont vertement et impitoyablement critiqué, mais la critique venait des personnages aux bras croisés.

Au Comité général, il eut fallu quelques sous pour défrayer les dépenses de propagande indispensable en pareille matière. Le trésorier n'avait à offrir aux membres du Comité gnéral que les bons souhaits des mieux disposés, et les critiques des autres. Les imprimeurs, paraît-il, n'acceptent pas cette monnaie en échange de leurs impressions.

Le Comité général aurait eu besoin du secours de Comités locaux.

Mais le Comité général était bien naïf de s'attendre à cela; n'était-il pas nommé pour travailler, envoyer au besoin un ou des délégués dans les divers endroits pour se renseigner, faire de la propagande et stimuler les énergies.

C'est fort vrai, mais les Compagnies de chemin de fer et les maisons de pension n'acceptent pas les sympathies comme monnaie courante, et on n'avait oublié de voter les crédits nécessaires au Comité général, il n'avait pas même de quoi solder ses timbres-poste.

La raison de tout cela? Relisez les paroles de Monsieur Ollé-Laprune. On attendait "d'une homme ou de tous le salut, demeurant soi-même les bras croisés."

La conclusion est vraie pour nous comme pour les autres. Dans ces conditions "Nous sommes perdus."

L'Exécutif de la Section provinciale de la Saint-Jean-Baptiste s'est rendu compte du fait. Il a voulu mettre fin dans la mesure de ses forces à la campagne des "bras croisés" et il est allé droit au but en demandant aux membres des Sociétés de Saint-Jean-Baptiste une contribution d'une piastre par année à être répartie moitié à la Société provinciale, moitié à la Section locale ou provinciale.

Le mal était bien là, car en dépit de la modicité de la somme demandée, il ne manque pas de gens pour trouver le remède trop dur. On veut bien l'avancement des siens, on veut le progrès de la colonisation, on fera de grandes déclarations parfois, on offrira des plans d'organisation, mais il faut que tout cela ne coûte pas cinquante sous par année, autrement le patriotisme en est écrasé.

Mettons en vente tout le patriotisme de cette marque, il n'est pas à la hauteur de la situation présente.

UNE SUGGESTION.

L'article si bien fait de M. Villeneuve sur la manière de cultiver la luzerne et les deux études de nos autres correspondants agricoles, Messieurs les Abbés Jutras et St-Amant sur le même sujet, car le trèfle d'odeur est une luzerne, nous suggèrent l'idée d'une petite brochure qui réunirait ces articles pour être disséminée aux quatre coins de la Province.

Nous le ferions avec plaisir à **La Liberté**, mais les efforts faits pour améliorer le journal laisse la caisse, non seulement vide mais en déficit. Nous comptons sur un peu de zèle déployé pour nous refaire.

Ce serait un excellent travail à être fait, ce nous semble, par l'Exécutif de la Saint-Jean-Baptiste érigé en Comité général de colonisations. Ce serait une dépense de quelques piastres qui serait productive de beaux fruits de progrès pour nombre de nos vieilles paroisses qui souffrent de la plaie des mauvaises herbes et de l'épuisement hâtif d'un sol riche à cause d'une culture mal faite.

Mais ce Comité a-t-il des fonds?

Nous l'ignorons, mais nous craignons vraiment qu'il ne souffre encore de la théorie qui a prévalu jusqu'ici de mettre des organisations en marche, sans pourvoir aux revenus nécessaires pour défrayer au moins les dépenses de timbres de poste.

Qui fera cette bonne oeuvre nationale?

Cinquante ou soixante piastres règleraient la question qui reste ouverte jusqu'à nouvel ordre.

Vous voyez, chers lecteurs, qu'il y aurait place pour une petite cotisation de ($0.50) cinquante sous à être envoyés au trésorier du Comité général de Colonisation, qui n'est autre que le trésorier de la Section provinciale de la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Boniface.

En attendant, nous prions nos lecteurs de ne pas mettre au panier ces différents numéros de notre page agricole. Il y a là les enseignements qui produiront leurs effets en piastres et en cents, si on veut les mettre en pratique.

LES MEFAITS DU JAUNISME.

Le jaunisme, c'est-à-dire le sensationnel à outrance, à peu près toujours frisant l'immoral, est la grande plaie de notre journalisme. A venir jusqu'aux cinq ou six dernières années, il régnait en maître dans tous les journaux français de l'Est. Pour frapper l'attention de ses lecteurs, un grand quotidien publiait la photographie, grandeur naturelle, de la hache dont s'était servi un malheureux jeune meurtrier pour tuer son petit frère et ses quatre soeurs. Plus tard, quand le jugement de ses pairs l'envoyait à la potence, le même journal publiait en première page une photographie du meurtrier la corde au cou et fumant en souriant une cigarette. C'est cette même feuille qui quelques années plus tard, au cours d'un accident de chemin de fer où plusieurs personnes avaient été réduites en charpie contre les rails, servait à ses lecteurs la photographie d'un policier tenant, dans un exemplaire de ce journal,—on soulignait ce détail,—des chairs arrachées aux rails.

Ce goût de la sensation à outrance, que les pauvres diables de journalistes pratiquent le dégoût au coeur, a perdu de l'empire et ne s'étale plus aussi impudemment. Dans l'Est, cet assainissement moral peut dans une large mesure être attribué aux incessantes dénonciations que firent du jaunisme le **Devoir** et **L'Action Sociale** et surtout au courageux exemple de sain journalisme qu'ont donné ces deux journaux.

En dépit du bon exemple donné, ces journaux n'ont pas encore réussi à tuer, chez leurs confrères quotidiens, la course aux photographies. Ah! quelle plaie que la photographie! Et que le bon peuple aurait tôt fait de la condamner s'il savait à quels triste et macabres résultats elle aboutit très souvent.

Dimanche, le 16 mai dernier, le Nationaliste de Montréal en citait deux exemples, pris entre mille autres.

"C'était dans la nuit où l'Empress, abordé par le Storstad, coula au large de Rimouski. Parmi les passagers, il y avait un avocat de Montréal. Vers le matin, sonnerie prolongée au téléphone, à sa résidence, où dormaient sa femme et ses enfants. Madame se lève et répond à l'appel. — "Madame ——? — Oui. — C'est le journal —— qui parle. Avez-vous le portrait de votre mari? L'Empress a fait naufrage cette nuit au large de Rimouski et votre mari est parmi les victimes." Défaillance de la pauvre femme, apprenant ainsi, tout d'un coup, le décès de son mari. Peu d'heures plus tard, toutefois, il lui revenait, sain et sauf, après avoir lutté contre la mort.

Vendredi dernier, un fait analogue s'est produit. La femme d'un voyageur de commerce montréalais était appelée au téléphone, à sa résidence. Un journaliste anglais voulait lui parler. — "This is the —— speaking. Your husband was on board the Lusitania, sunk to-day by the Germans, near Ireland. Could we get his photo?" La femme ignorait tout du désastre, lorsqu'on l'interpella ainsi. Elle s'évanouit et, depuis ce jour, est entre la vie et la mort.

Au dire d'un correspondant de la Gazette (lundi, 10), le même fait s'est répété vers la même heure, dans la famille d'un Montréalais important de langue anglaise, embarqué à bord du Lusitania. "La femme du voyageur faillit en mourir", "ce qui n'empêcha pas le journaliste qui téléphonait de faire nouvelles démarches pour obtenir la photographie convoitée", écrit l'auteur de la lettre. C'était évidemment le même nouvelliste que dans l'autre cas; il est reconnaissable à ses procédés."

LE MINISTERE "NATIONAL"

Le ministère "national" de M. Asquith n'enthousiasme pas le directeur du **Devoir** qui avec sa maîtrise ordinaire en signale les lacunes. Il brosse de Carson un vigoureux portrait, portrait que nos lecteurs liront avec plaisir.

"Cette basse concession au faux patriotisme apparait plus lâche et plus odieuse par le contraste entre la sortie de lord Haldane et l'entrée de sir Edward Carson dans le gouvernement "national".

Sir Edward Carson a organisé systématiquement la révolte à main armée contre le roi, le parlement et la constitution de son pays. Il a introduit dans le Royaume des armes et des munitions, vraisemblablement achetées en partie à l'Allemagne; il a organisé une bande de révolutionnaires et, des mois durant, il les a passés en revue, les exhortant à se préparer à faire feu sur leurs compatriotes d'Irlande et sur les troupes royales. Au moment de la guerre il entretenait en Allemagne des relations infiniment plus louches que les liens d'amitié qui unissent lord Haldane à ses anciens condisciples d'université. La guerre commencée, après que partis et factions eurent proclamé la trêve afin d'assurer l'unité morale du Royaume, après que les Nationalistes du Sud, ces "fauteurs de sédition", eurent donné au gouvernement l'assurance qu'ils garderaient la paix en Irlande, sir Edward Carson refusa de livrer les armes des Covenantaires de l'Ulster pour aider l'Angleterre à soutenir le choc des "hordes teutonnes" dont les jingos et les loyalistes parlent avec une indignation si constante.

C'est du reste un personnage fort intéressant que sir Edward Carson. J'ai eu la bonne fortune de causer longuement avec lui, l'été dernier. "Comment se fait-il que vous n'êtes pas en prison?" lui demandai-je avec plus de curiosité que de discrétion. "C'est la question que je me pose depuis six mois", me répondit-il avec le calme de plus parfait. "Demandez la réponse à M. Asquith", ajouta-t-il en esquissant un sourire très doux.

Et quelles fonctions remplira, dans le "gouvernement national", ce conspirateur audacieux qui a défié, des mois durant, l'autorité des lois de son pays et sapé l'ordre politique et social du Royaume? Il devient procureur-général; il reçoit l'autorité, le pouvoir et l'obligation de faire respecter les lois et de réprimer les abus et les crimes dont il s'est lui-même rendu coupable avec une scandaleuse impunité.

Si le ministère se décide à sévir contre les ouvriers récalcitrants des ateliers où se fabriquent les munitions de guerre, voit-on d'ici l'autorité morale du représentant de la Couronne à qui l'accusé pourra jeter à la face ses paroles vengeresses: "Si je suis coupable du crime de lèse-patrie, si je compromets le salut de l'armée, si j'aide les ennemis de mon pays, avez-vous bien le droit de m'accuser, vous, fomentateur de sédition et de guerre civile? Vous m'accusez de ne pas fournir à nos soldats toutes les armes et les munitions dont ils ont besoin pour se défendre contre les Allemands; mais vous-même, Monsieur le procureur du Roi, il y a huit mois à peine, vous refusiez de livrer au gouvernement dont vous êtes maintenant l'un des membres salariés, les armes que vous aviez achetées des ennemis de l'Empire pour tirer sur les soldats du Roi!"

En vérité, le principal organe du parti, le Daily Chronicle, n'exagère nullement lorsqu'il écrit: "La nomination de Carson au poste de procureur-général apparaît comme un scandale aux yeux de millions de citoyens respectueux des lois."

PATRIOTISME

Soyons patriotes, c'est un devoir toujours, particulièrement urgent dans les circonstances présentes.

Est-ce une invitation aux grandes déclarations du 24 juin?

Pas du tout; agissons.

Tous les départements fédéraux ont l'obligation de faire les services dans les deux langues officielles du pays. Servons-nous du français dans nos rapports avec les employés de ces différents bureaux. Cela peut présenter quelques petits inconvénients. C'est vrai, mais fermons nos bouches et cessons de nous proclamer Canadiens français si nous ne savons pas nous déranger un peu pour promouvoir nos intérêts, et j'ajouterai notre dignité.

Maints maîtres de poste peuvent manier les deux langues. Que voulez-vous, c'est une supériorité sur les gens de la race supérieure ou au moins sur l'immense majorité d'entre eux.

Remisez pour un instant votre connaissance de l'anglais et écrivez en français au département des postes, à Winnipeg. On nous répondra probablement en anglais; plaignez-vous, chez l'inspecteur général à Winnipeg, et si vous n'avez pas de satisfaction de ce côté, envoyez votre plainte au maître général des postes, à Ottawa.

A quoi bon, direz-vous?

1o A faire ce qui est en votre pouvoir pour qu'on reste fidèle à l'esprit du pacte fédéral.

Etes-vous des valets dans ce pays ou les fils de ceux qui mirent leur signature au pacte fédéral?

2o Propager notre langue. Elle compte au nombre des plus belles du monde entier, on pourrait dire la plus claire, la plus limpide et la plus majestueuse, sans pourtant être chauvins.

3o Aider les vôtres, car règle générale ils sont les seuls à manier les deux langues.

Ne parlons pas beaucoup, agissons. De la constance, de l'esprit de suite et un peu de fierté bien placée, et nous ferons merveille.

UNE GAMELLE QUI VAUT DE L'OR

Les tranchées allemandes, raconte un soldat français, sont à soixante mètres des nôtres. Lente à certains moments, vive à d'autres, c'est, nuit et jour, la sempiternelle fusillade.

Par ce beau soleil de mars, le désir nous gagne de rompre un peu la monotonie de cette existence "pot-au-feu." Quel tour pourrait-on jouer aux gens d'en face?

A la tombée du jour, quelques-uns d'entre nous vont chercher plus prochain village un de ces chiens abandonnés qui errent perpétuellement dans les ruines. On l'amène à la tranchée, on lui attache à la queue une vieille gamelle, puis on le lâche dans la direction de l'ennemi.

C'est la charge. La gamelle bondit et rebondit sur les cailloux, faisant dans la nuit un tintamarre de tous les daibles; dans sa fuite éperdue, le chien a heurté les fils de fer barbelés qui protègent le retranchement ennemi et croyant à une attaque les Allemands ouvrent précipitamment le feu. Pendant vingt bonnes minutes, fusils et mitrailleuses font rage; puis c'est au tour des 77, qui arrosent copieusement l'entre-deux des tranchées, sans nous occasionner, comme d'ordinaire, le moindre mal.

Le capitaine, au courant de la facétie, en rit franchement avec nous et nous régale, en récompense, d'une vieille bouteille de derrrière les fascines.

Quant au bon chien, notre complice, sa mission terminée, il fut assez adroit pour réintégrer nos lignes, sain et sauf et débarrassé de son fardeau. On lui fit fête et on le gratifia, mais cette fois du côté du museau, d'une gamelle emplie jusqu'aux bords d'excellent rata. Le brave animal l'avait bien gagnée, puisque son escampette avait coûté à nos adversaires plus de 3,000 cartouches et 150 obus.

DANS LA MEME TRANCHE

Récemment, en Argonne, pendant qu'une compagnie d'infanterie prenait position dans une tranchée, on voyait arriver, plein d'ardeur et de courage, un jeune caporal de la classe 1914, appartenant à un régiment du Midi. Toute le compagnie, les officiers en tête, regardaient avec curiosité ce nouveau venu, quand, tout à coup, on voit bondir des rangs le soldat Masson, qui s'écrie:

—C'est mon fils!

Une seconde après, les deux hommes se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

On juge de la joie du père de retrouver son fils en un pareil endroit; puis, apercevant sur sa manche les galons de caporal:

—Allons! bon, lui dit-il en riant, voilà que je te dois obéissance!

LE COIN DES DAMES

A MON AMIE

Chères lectrices:

Je vois à vos visages rayonnants que vous avez toutes senti le souffle divin du Paraclet déposer en vos âmes les sept dons que nous Le supplions depuis neuf jours de nous donner. Pensez donc que j'ai manqué deux exercices de la neuvaine. Aurai-je été oubliée, pour cela, dans la distribution? J'ai besoin, vraiment qu'on me rassure. J'aurais bien fait de demander comme huitième don celui de m'assurer la sympathie de mes lectrices, en sachant les intéresser. Car, savez-vous que parfois la chose est embarrassante? Surtout cette semaine, je dois vous avouer que je n'ai pas du tout pensé à ma chronique. J'ai été très occupée... Tenez, je ne savais pas qu'il coûtât tant de fatigue pour simuler la fille importante!

Dans mes heures de repos, j'ai pourtant lu à bâtons rompus les Lettres de Louis Veuillot à Mlle C. de Grammont: un délicieux mélange de délicate affection, de petites pointes fines, de sensibilité exquise, de confiance absolue... voire même beaucoup d'enfantillage... Et je songeais!

Selon moi, on peut diviser l'humanité en trois classes: les amis, les indifférents et les ennemis. De ces derniers, chaque homme en compte peu ou prou, tout dépend de sa position sociale et des circonstances. On dit que tout homme qui n'a pas d'ennemis, n'est pas digne d'avoir des amis. Des indifférents, on n'en saurait définir le nombre. Mais des amis, de vrais amis, hélas, on n'en rencontre si peu, qu'on peut être heureux si on réussit à s'en attacher un ou une dans toute notre vie. La grande difficulté c'est de découvrir le joyau.

Ca me remet en mémoire une histoire du pensionnat,—authentique, je vous en réponds.

"L'heure du dîner avait sonné. Les élèves étaient rendues au réfectoire, en ordre parfait, alignées le long des tables où fumait une appétissante soupe aux pois. Mais il faut croire que les pois brillaient plutôt par leur senteur que par leur présence... ou bien ils étaient à l'état microscopique! Pendant le Benedicite, la Mère qui préside, voit une jeune fille retrousser sa manche d'une façon comique. Elle n'en était pas à sa première espièglerie. La prière dite, on lui demande quelle est son intention.—"Je m'apprête, répond-elle, à aller chercher mes pois à la nage."

Je ne sais pourquoi, lorsque je me rappelle ce mot du Père Didon: "Une amie est une perle au fond des mers," l'anecdote de la soupe me revient toujours.

Mes lectrices trouveront pour sûr la comparaison baroque! En tout cas, si la pierre précieuse se trouve au fond de l'océan, il n'y a qu'un bon nageur qui saura la découvrir et s'en emparer; et surtout s'agit-il de savoir la conserver. Quelle est la personne qui regarderait à la peine de s'assurer un coeur ami, je vous le demande?

Vous qui me lisez, savez-vous en quoi consiste l'amie vraie? Je ne parle pas de cette personne qui n'ose vous blâmer du mal que vous faites, qui vous jalouse si on vous loue, qui vous fait belle figure en avant et vous ridiculise ou vous déchire une fois le dos tourné... Non, je prendrais pour amie une personne sérieuse, qui aurait assez de tact pour corriger mes travers sans, pour cela, me faire monter le rouge au visage; qui saurait me donner un conseil aimablement et charitablement; qui se réjouirait de mes succès et me consolerait dans mes déboires, et voilà!

Croyez-moi, c'est gentil tout plein d'avoir une amie vers qui on va en toute confiance et qu'on est toujours sûre de trouver toute disposée à écouter tout ce qui vous passe par la tête.—Mon Dieu, il arrive même qu'on est presque contente d'avoir quelque sottise à lui avouer pour avoir le plaisir de se faire gronder et de s'attirer une bonne paire d'yeux qui essaient de se faire malins... Même ces yeux-là, on les aime, vous dis-je.

Quand vous aurez trouvé ce trésor qu'est une affection solide, ayez la prudence de le garder toujours, en lui rendant tous les égards possibles, car à nul autre pareil, il mérite votre constante attention. Enfin, suivons ce conseil que je voyais quelque part: "Vivez sans cesse comme si, à la veille de vous quitter, vous vouliez vous laisser mutuellement un bon souvenir."

Jacqueline des Erables.

QUESTIONS INFANTINES

La discipline est d'une nécessité absolue chez les bébés particulièrement entre un et deux ans. Par discipline, il ne faut pas comprendre cette discipline qui entraîne une peine mais bien un plan arrêté, une règle de conduite pour chaque minute de la vie de l'enfant et cela veut dire pour la mère: beaucoup de réflexions, beaucoup de lecture de revues traitant sur le soin des enfants; enfin, un dévouement entier pour le cher petit.

A un an, la question de nourriture est très importante. La bébé doit avoir des repas réglés et ne rien prendre entre chaque repas. On dit, et je crois que cela est raisonnable, que les bonbons et les biscuits sont très mauvais pour les enfants, donnés entre les repas.

On doit entourer le bébé d'une grande propreté et dans sa nourriture et dans la préparation de ses repas. Les lois et les règlements municipaux frappent d'une amende les laitiers ou marchands qui manquent de propreté dans les articles qu'ils vendent. Pratiquons donc cette qualité qui est une quasi-vertu. La table du bébé devrait être d'une très grande propreté et son petit repas servi dans de la jolie vaisselle. Vous aimez le beau; eh bien! un enfant, même un bébé de un à deux ans commence déjà à apprécier les jolies choses et c'est une manière de développer chez l'enfant l'amour du beau.

L'habillement est une autre nécessité importante. Il y a des enfants qui ne sont pas assez habillés, mais il faut avouer que la majorité le sont trop. Le linge du bébé doit être de bonne qualité mais les dentelles, rubans et bijoux ne sont pas de mise chez un bébé. Mais ce qui surtout prime, c'est la propreté. Un enfant qu'on garde net et qui a son bain tous les jours n'a pas besoin de poudre ou d'eau de Cologne pour le rendre attrayant car le parfum souvent est employé pour cacher quelques défauts.

Si le jeune enfant est habitué à une règle et à s'y soumettre, en grandissant il continuera à obéir. Ainsi cette discipline pour l'enfance conduite par la mère aura d'heureux résultats. L'enfant n'en sera que plus robuste et son esprit aura appris à se soumettre à certaines exigeances, ce qui lui sera utile pour l'avenir.

Gertrude.

A NOS AMIES

A Madame Gertrude,
la **Liberté**,

Madame:—

Je lisais la **Liberté** avec beaucoup de plaisir parce que ce "journal" étant instructif nous est donné dans un style châtié et d'une clarté sévère. Mais je le lirai avec beaucoup plus de satisfaction, de joie, maintenant qu'il a sa page féminine, grâce à "Mme Gertrude" qui a pris l'initiative du fait, aidée de charmantes "Collaboratrices" qui dans un style simple et gracieux nous disent des choses éloquentes et charmantes!.... A la mode de Mme de Sévigné qui savait faire courir sa plume sur le papier sans viser au sublime, aux grandes phrases, à la belle littérature....

Nous jouissons donc, "Madame" de cette production littéraire, de cette luxuriante végétation d'idées, de pensées, qui parties du coeur, iront droit à l'âme par le retour de la mémoire vers de lointains rivages, qui auront, ce me semble, la douceur des airs d'antan!!!

C'est pourquoi, je me permets de mêler une fleur de félicitations à celles déjà cueillies pour le bon mouvement, la bonne inspiration que vous avez eu d'ouvrir une page littéraire qui sera pour tous un véritable régal, un passe-temps agréable et pour vous, "Madame Gertrude" la preuve tangible que nous aimons la bonne causerie, la saine morale.

Francoise.

15 mai, 1915.

A mes chères Collaboratrices du "Coin des Dames":—

Je serai toujours des plus heureuses de publier les chroniques ou les lettres que l'on voudra bien m'adresser sous un nom de plume. Mais, pour la bonne gestion de ce journal, ce nom de plume devra être accompagné du nom de la personne. Il sera facile de comprendre la raison d'être de la chose. Je puis assurer le secret du nom de la collaboratrice qui ne sera connu que de l'autorité seule de ce journal.

Gertrude.

LA MODE.

Les robes nouvelles sont bordées de soutache.

Un modèle original mais très distingué est représenté en piqué blanc bordé de noir. Un costume plus jeune est en bleu bordé de blanc.

• • •

Le point d'esprit nous revient et est employé avec beaucoup d'effet pour les toilettes d'après-midi.

• • •

On continue à se servir beaucoup de boutons d'argent qui sont à la mode depuis l'an dernier surtout pour le genre militaire. Les boutons de cuivre sont aussi bien recherchés et sont employés avec les costumes de toile blanche.

• • •

Les costumes amples, sans ceintures pour garçons de 1 à 6 ans sont faciles à exécuter et aussi faciles à blanchir. Un joli modèle en toile couleur café au lait, (tan) est garni d'un col et de poignets de couleur vert pâle. Un autre a le pantalon droit en toile bleue et le gilet en toile (tan) avec col et poignets garnis de la même couleur que le pantalon.

RECETTES.

Pouding aux Fraises.

Ingrédients: 2 tasses de farine; 12 cuillerées à thé de sucre blanc; 3 cuillerées à thé de poudre à pâté; lait et fraires — un peu de sel.

Préparation: Mélangez la farine, la poudre et le sel et faites une pâte molle avec le lait. Graissez bien six tasses. Mettez une cuillerée à soupe de pâte au fond; ajoutez un rang de fraises couvert de deux cuillerées à thé de sucre puis encore un rang de pâte et de fraises avec sucre et couvrez vos tasses avec un papier bien graissé. Faites cuire à la vapeur pendant 40 minutes. Servez chaud avec sauce parfumée d'essence de fraises.

• • •

Gâteau au Homard.

Ingrédients: Une demi livre de homard en boîte; une demi livre de miettes de pain; une tasse de lait; deux cuillerées à soupe de beurre; trois oeufs (les jaunes); une cuillerée à thé de sel; le quart d'une cuillerée à thé de poivre.

Préparation: Faites bouillir le lait et jetez sur le pain. Ajoutez le sel, poivre, beurre fondu ainsi que les jaunes d'oeufs et votre demi livre de homard. Buerrez un moule et mettez-y votre préparation. Faites cuire au four pendant une demi-heure. Servez avec du cresson.

• • •

Gâteau de neige pour employer les blanc-d'oeufs.

Ingrédients: Une demi tasse de beurre; 1 tasse de sucre; une demi tasse de lait; 2 tasses de farine; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte; 3 blancs d'oeufs.

Défaites le beurre et le sucre ensemble, ajoutez les blancs d'oeufs battus en neige puis le lait. Sassez la farine avec la poudre; ajoutez au reste et mélangez bien le tout. Faites cuire au fourneau à peu près trente minutes avec un feu doux.

M. C. D.

SEANCE DRAMATIQUE ET MUSICALE A L'ACADEMIE SAINT-JOSEPH DE SAINT-BONIFACE.

La ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française, faisait jeudi dernier, les frais d'une agréable soirée, en l'honneur de Sa Grandeur Monseigneur Langevin, notre dévoué archevêque. Le public de Saint-Boniface s'est rendu en grand nombre pour applaudir ces intéressantes jeunes filles qui méritaient bien un tel encouragement, car à tout point de vue elles eurent une entière réussite.

Pour parler d'abord du drame, nous avons vu Jeanne d'Arc, titimide bergère, faire tout en son pouvoir pour être fidèle à sa haute vocation; nous l'avons trouvée aux pieds du roi de France puis victorieuse des envahisseurs, prisonnière et victime des Anglais.

Mlle E. Couture qui personnifiait la Pucelle d'Orléans a su mettre beaucoup d'âme et de grâce dans l'interprétation de ce rôle admirable; un grand nombre de spectateurs ont été vivement ému par certaines scènes que Mlle Couture a excellé à rendre; sa voix sympathique a gagné tous les assistants et plusieurs de ses mouvements ont soulevé leurs applaudissements.

Mlle B. Dussault, qui avait le rôle d'Isabelle Romée, mère de l'héroïne, a rendu d'une manière touchante l'émotion que devait éprouver cette mère à la séparation de sa fille.

Tout en en faisant observer la difficulté qu'il y a pour une jeune fille de remplir un rôle d'homme, nous avons été charmé d'entendre prononcer des paroles toutes viriles par des lèvres féminines et il faut dire que Mlle Désourdy s'est fort bien acquittée des royales fonctions.

Mlles I. Pelletier, A. Baril, A. Bétournay, M. Lemay, J. Béliveau qui agissaient comme parentes et amies de Jeanne, nous ont fait admirer leur belle simplicité "moyen-ageuse".

Nous devons également des félicitations aux dames de l'entourage du roi; à Mlle Mondor qui a été plus agréable que la bellemère proverbiale.... à Mlle Prendergast, Comtesse de la Trémouille. Mlles A. Lemieux, G. Laurendeau, A. Senez, A. Gagnon, J. Kéroack ont aussi contribué au succès de la pièce en faisant valoir la qualité de leurs paroles, préférable, dit-on, à la quantité.

Encore une fois, mille encouragements et félicitations à celles qui ont interprété les personnages sympathiques et patriotiques de ce drame.

Mlles A. Mondor, L. Couture, A. Lemieux, B. Longpré et quelques autres ont fait valoir leur talent de pianistes distinguées.

Mlle L. Senez, après avoir fait valoir avec beaucoup de finesse les avantages du féminisme, se heurte contre cette difficulté. Qui fera nos toilettes? La conclusion est que les hommes ne sont pas assez fins pour prendre le rôle de la femme, sans cela...

Mlle Alice Gagnon nous fait une revue rapide des femmes Canadiennes qui se sont illustrées à l'instar de Jeanne d'Arc. Ce travail dénote une connaissance approfondie de notre histoire, montre un esprit facile à saisir les rapprochements et fait voir par les citations heureuses que la lecture de nos discours patriotiques actuels sont mis à profit. Mademoiselle Gagnon a ouvert le sentier parfumé du "feminisme" Catholique de Langue française. Voilà du vrai féminisme que les dames et demoiselles devraient cultiver avec un soin jaloux, le fortifiant par la lecture de notre histoire; la connaissance des luttes héroïques des nôtres et la diffusion parmi ceux qui n'ont pas notre mentalité de ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce que nous serons. De vifs applaudissements soulignèrent les beaux passages de cette note patriotique qui termina cette agréable soirées.

Entre temps, Sa Grandeur Monseigneur Langevin adressa la parole aux aimables jeunes filles et les encouragea dans leur oeuvre patriotique et religieuse.

Mater.

SOUS LES OBUS

PAR UN MANITOBAIN

DIMANCHE, 18 AVRIL 1915.

Sur le front.

Chère soeur et beau-frère:—

J'ai reçu avec plaisir votre lettre du 25 mars. Pour moi la santé est bonne. Le printemps est arrivé, les travaux doivent commencer: Oh! quand donc cette terrible guerre prendra-t-elle fin? Espérons que Jésus et Marie sauront bien l'arrêter bon gré mal gré; c'est réellement trop long. Les Etats Européens sont à moitié (dingos). Nous sommes à l'arrière en ce moment; faisons force marches très fatigantes, chargés comme des mulets. Le soleil chauffe et les kilomètres sont longs, le canon tonne toujours encore en ce moment où j'écris, par un beau temps, le canon tape sans relâche, c'est notre artillerie lourde No. 155 Rimailho, bâtie sur le même principe que le fameux 75, le roi de la bataille, la terreur du boche maudit (je deviens féroce) pour cette race infame, dévastatrice, orgueilleuse, pirate et voleuse. Ah! je leur en ferais un vite, moi, un panégyrique avec mon fusil et mes balles, et nos obus, race de vipère. Avant-hier encore, nous leur avons fichu une raclée. Nous leur avons enlevé 5 lance-bombes, 2 mitrailleuses, 163 prisonniers dont 2 officiers, à Notre-Dame-de-Lorette, à notre fameuse place habituelle, c'est une grosse gosition que la possession de cet éperon qui s'avance sur la plaine, dominant tous les alentours. Nous l'avons maintenant. Qu'ils viennent la reprendre. Ils ont fait ensuite trois contre-attaques, poussées énergiquement, mais en vain, l'effort boche est venu comme la vague grise se briser sur nos baïonnettes et nos mitrailleuses. Quel carnage, mes amis! Les cadavres boches sont entassés devant nos tranchées, à hauteur d'hommes. Ils réussirent un coup à mettre pied dans notre tranchée mais ça ne leur profita pas du tout: 57 furent percés à coups de baïonnettes, 80 blessés, le reste prisonnier. Tu me demandes, chère Marguerite, des détails et comment nous opérons pour déloger l'ennemi? Voici en un bref résumé comment nous procédons. D'abord l'artillerie française, 75, ou canons lourds, tous ensemble, ouvrent sur les positions allemandes, avances et réserves, un feu violent, terrible, capable de décourager les plus intrépides. J'en ai fait l'expérience et je sais à quoi m'en tenir. Vraiment, malgré que nous sachions que c'était nos canons, nous claquions des dents. C'est vrai ce que je te raconte là. C'est épouvantable quand 800 canons crachent à toute vitesse sur un point de 1 ou 2 kilomètres de front! ah, la la! Grand poète!

Nous sommes dans la tranchée — un ordre arrive, — sac au dos, baïonnette au canon, nous exécutons l'ordre et attendons. Dès que l'artillerie cesse, nous recevons l'ordre "En avant". Alors l'instant est solennel, nous marchons à la mort, nous montons de petites échelles qui sont dans les tranchées et l'on bondit comme des chacals en criant de toute façon. Cela hurle, c'est effroyable, — pour épouvanter les boches. En arrivant sur la tranchée, après avoir passé les réseaux de fil de fer brisé par les obus, on crie de tous les côtés (au rabiau de boches), (à la barbaque), (pique-le) (tape dessus), (rentrons-leur dans le chou). Le geste suit la menace, c'est le corps à corps, baïonnette au canon, coup de crosse à droite, à gauche, en arrière, à l'avant; parez, hein, dans le ventre; quel drôle de bruit quand la baïonnette perce l'habit, cela rentre comme dans du beurre, ça craque, un bruit singulier et sinistre, c'est affreux; l'autre, la face convulsée, essaie avec sa main d'arracher ou de retenir la baïonnette, et on la retire rougeâtre, le boche s'affaisse, cela fait frissonner (Brrr). On n'entend que jurements, cris de douleur ou de rage, et pendant ce meurtre, cet horrible carnage, la tranchée se remplit de cadavres, couverts du casque à pointe, tandis que d'autres qui ont fini heur besogne, qui ont tous "zigouillé les boches" les attrapent l'un par les jambes, l'autre par les épaules et 1, 2 et 3 les balancent par-dessus la tranchée, en prononçant des quolibets sinistres. Pendant ce temps, l'artillerie crache de nouveau la mitraille sur les réserves pour les empêcher de revenir et les décimer le plus possible. Ils ont une terreur folle du 75, car l'on n'entend pas l'obus venir, il vient si vite et puis malheur à qui se trouve à portée des éclats, jambes, bras, têtes, tout vole en l'air et retombe avec un bruit mat.

C'est cela la guerre dans toute sa laideur et ses résultats hideux! Avant-hier, nous avons fait sauter leurs tranchées. Nous leur avons rendu la monnaie, de leur pièce du 5 mars dernier, ah! ils l'ont eu sec...

Je vous envoie un bonjour de la part de Torini.

Bien le bonjour à toutes les personnes de la famille, chez M. Jarget et à Pierre Lafrenière.

Votre frère qui vous embrasse,

Lucien Kern.

P.S.—Salut et honneur au drapeau, symbole sacré de la Patrie, oh toi que les yeux des soldats mourants regardent, les trois couleurs déployées aux grands vents des batailles, noirci par la poussière, troué par les balles prussiennes, tel est l'étendard sacré du 149ème régiment d'Infanterie, couvert de gloire qui encore le trois mars lutta avec succès contre le 1er corps d'armes allemand comprenant 40,000 hommes.

Lucien Kern.

Un bienfait pour les bilieux.— Le foi est un organe très sensible et qui se dérange facilement. Quand cela arrive il y a une sursécrétion de bile et cet acre liquide se déverse dans l'estomac et le rend aigre. C'est une souffrance des plus déprimantes et beaucoup y sont sujets. En ce cas un homme trouve le meilleur remède dans les Pilules Végétales de Parmelee qu'on garantit corriger rapidement les désordres du foie. Il n'y a pas en fait de pilules de meilleure préparation.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



MESSE SANGLANTE.

C'est dimanche. Il est 8 heures du matin. Je suis encore tout ému, car je viens d'être témoin d'un terrible accident. Ecoutez.

Vous le savez, je crois, depuis trois semaines, avec quelques camarades de mon ambulance, j'ai été envoyé pour soigner des "éclopés". Nous sommes installés dans une école de filles dirigée par des religieuses. Naturellement, il n'y a pas de classe en ce moment à cause de la guerre, et c'est dans les salles où les petites étudiaient que sont disposées nos paillasses.

Les bonnes Soeurs m'ont offert une petite chambre, d'où le soir, avant de me coucher, j'assiste à les combats d'artillerie. Chaque matin, de très bonne heure, alors que toutes certainement vous dormez à poings fermés, je dis ma messe dans une petite chapelle qui est dans la maison. C'est là pour moi le meilleur moment de la journée. C'est alors surtout que je pense à vous et que je vous recommande à la divine Victime qui se trouve là, devant moi, sur l'autel.

Donc, ce matin, j'avais dis ma messe et je faisais mon action de grâces. Une détonation retentit, la maison est tout ébranlée; mais je n'y porte qu'une attention médiocre. Presque chaque jour, le soir et le matin, mais toujours quand il fait nuit, des obus et des bombes viennent éclater dans le petit bois où nous sommes; nous nous y habituons. Mais, après ce premier coup, un second, puis un troisième et un quatrième. Ce dernier terrible, effrayant. Sûrement le projectile a éclaté tout près; la chapelle est tellement secouée qu'il est à croire qu'elle va s'effondrer. Je me lève instinctivement et je sors quelque peu ému; les religieuses se sont levées de leur prie-Dieu, elles aussi, et sortent précipitamment. Je descends dans la salle de mes malades, ils sont tous levés, causant très fort, deux ou trois sont même sortis et rentrent en disant qu'une barrière de la cour est brisée par les éclats d'obus. Mais bientôt une autre nouvelle, vaque d'abord et qui chaque minute se précise, nous arrive morceau par morceau.

On parle de blessés dans l'église, de prêtre et d'autel. L'église du pays est en face de notre école, il n'y a que la rue à traverser pour y arriver. En hâte j'y cours avec deux infirmiers. La nef est pleine de gens qui sortent, rentrent, se bousculent dans l'obscurité, car le jour n'est pas encore levé et deux petites lampes à pétrole et les cierges des trois autels seuls éclairent le temple. Je fends la foule, je rentre dans la choeur.

Un spectacle inoubliable se présente à mes yeux; il restera gravé à tout jamais dans ma mémoire, jamais je ne pourrai l'oublier.

Au bas des marches de l'autel, couché sur le dos, est étendu un prêtre revêtu des ornements sacerdotaux. De sa main droite, il tient un mouchoir, et par un mouvement convulsif il s'essuie le dessus de la tête; tout est plein de sang, ses mains, son mouchoir, sa chasuble, et sous sa tête encore du sang, formant une mare effrayante. Autour de lui, le curé en surplis, quatre ou cinq infirmiers prêtres. Tout ce monde paraît atterré, on a été chercher un brancard, mais la frayeur semble avoir glacé les assistants. Je m'agenouille près du blessé et je constate qu'une longue et large ouverture à la tête laisse échapper le sang à flot. Personne n'a songé ou n'a osé faire un pansement, et sans cesse le malheureux passe son mouchoir sur sa blessure. Je demande aux soldats qui m'entourent s'ils n'ont pas leur pansement individuel: on m'en présente deux. J'envoie chercher dans ma salle du coton et des bandes. Avec beaucoup de mal, on arrive à tenir les mains du malheureux blessé et à lui arracher son mouchoir. Un infirmier tient la tête pendant que je lui applique les différentes parties du pansement et lui entoure la tête avec une large bande. Le sang s'est enfin arrêté de couler. Puis on décide de le transporter à l'ambulance pour que les majors puissent l'examiner à leur aise. Nous le prenons à quatre et le mettons sur le branchard. Avec des précautions infinies, nous lui enlevons la chasuble, l'étole, l'aube et tous les autres ornements dont il était revêtu.

UN POSTE DANGEREUX

Un jour, on vit un homme s'approcher d'un hôtel. Il tenait dans ses mains une mesure, et se mit à mesurer la porte du cabaret.

"Trois pieds de largeur, dit-il et six de hauteur."

Alors, parlant à haute voix, il s'adressa aux curieux, rassemblés par son étrange manière de faire.

"Cette porte n'a que six pieds sur trois. C'est peu. Cependant j'avais une maison. Elle a passé par là.

J'avais des terres. Elles ont toutes passé par là.

J'avais de beaux meubles. Ils ont passé par là, sans les démonter.

J'avais des économies. C'est par cette porte qu'elles ont passé.

Mais si ce n'était que cela! J'avais une santé robuste et le médecin m'a dit l'autre jour: "Votre santé a passé par la porte de l'hôtel."

J'avais, quand j'étais jeune homme, une bonne réputation. On m'aurait tout confié. Aujourd'hui, je n'ai la confiance de personne. Chacun dit de moi: "C'est un buveur". Mon honneur a passé par cette porte.

J'avais autrefois un très **bon coeur.** Je n'aurais pas pu souffrir de voir ma femme et mes enfants pleurer à cause de moi. Et pourtant, je les ai souvent fait pleurer, depuis que je passe par cette porte! J'ai un cerveau, je sais réfléchir. J'ai une raison et j'en suis fier. Et cependant que de fois je suis sorti de l'hôtel ivre bête. Ma **raison** avait passé par là.

J'ai ma conscience. Je sens qu'il y a bien des choses justes et injustes. Ai-je été juste en gaspillant mon argent? Ai-je été juste en empoisonnant ma vie? Ai-je été juste en donnant aux autres un mauvais exemple? Non, certes, je n'ai pas écouté ma conscience, et mon **bonheur** a passé par cette porte, cette porte maudite....

Eh bien, bette fois-ci, j'en ai **assez!** Porte d'hôtel, adieu! je ne te franchirai plus! Je renonce à boire pour **toujours** et je tiendrai bon, sachant dire un **non énergique** à toutes les invitations.

Cela dit, tranquillement, l'homme s'en alla. Et les autres crièrent: "Il a bien raison, il a dit la vérité." Mais trop ignorants, trop faibles, trop lâches ou trop craintifs des **qu'en dira-t-on** ils entrèrent l'un après l'autre dans l'hôtel par cette même porte.

Peut-être un jour verront-ils aussi qu'ils se trompent et auront-ils l'**intelligence et le courage** de faire comme celui qu'ils écoutèrent et approuvèrent si sincèrement!

Le **vrai bonheur** se trouve dans le courage que l'on doit avoir d'obéir à la voix de la conscience, de la Justice, qui n'est autre que la voix de Dieu.

Primo.

Je m'aperçois alors que ce prêtre était un brancardier; ses vêtements de soldat, son brassard me l'indiquent assez; lui-même ne peut parler, il est plongé dans une sorte de coma, cependant il doit comprendre ce qu'on lui fait, car il se prête lui-même aux mouvements qu'il faut lui imposer pour le soigner, et il me serre la main avec effusion.

Pauvre ami, on l'enlève, on le sort de l'église sur son brancard, et on le transporte à l'ambulance. Alors j'interroge, je questionne et j'apprends qu'il était arrivé au milieu de sa messe lorsque les détonations se firent entendre. A la quatrième, il en était aux paroles de la consécration du vin. C'est alors qu'il fut frappé: par quoi? on ne sait encore, le vitrail au-dessus de l'autel est largement ouvert, un éclat d'obus ou quelques shrapnells ont passé par là et l'ont atteint, à moins que ce soient quelques éclats de verre. Ce prêtre est du diocèse de Saint-Dié, dans les Vosges; vous prierez pour lui, mes chères enfants. Je retournerai le voir tantôt et vous donnerai de ses nouvelles.

Un détail qui vous intéressera: pendant que je nettoyais la place où nous avions fait le pansement, un autre prêtre remontait à l'autel pour continuer la messe interrompue.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA BISBILLE CHEZ LES ANGLICANS

L'archevêque anglican de Canterbury vient de rendre sa décision dans l'affaire de Kikouyou. Le moment n'est pas mal choisi, car, grâce à la guerre, il y a chance que cette décision qui n'en est pas une passe inaperçue.

Dans ses grandes lignes le cas à décider était le suivant:

Deux évêques anglicans, appartenant à ce qu'on nomme la Basse Eglise, en Afrique, avaient invité, en juin 1913, des non-conformistes à prêcher dans leurs temples et leur avaient administré la communion selon le rite de l'église établie. D'où profond scandale aux yeux de l'évêque anglican de Zanzibar, membre, lui, de la Haute Eglise. Il dénonça ses collègues au métropolitain, chef de l'établissement anglican et appela sur la têtes des coupables les foudres de Canterbury.

En réalité, le conflit entre ces évêques était un conflit entre la Haute et la Basse Eglise. Il s'agissait de savoir qui l'emporterait au sein de l'anglicanisme: ou la Haute Eglise réclamant des affinités avec le catholicisme et proclamant la nécessité d'un épiscopat, ou la Basse Eglise s'orientant vers le presbytérianisme, dominée par la haine de Rome et un intransigeant calvinisme.

* * *

En maints quartiers, on a cru que la crise allait être sérieuse et en quelque sorte devenir un tournant de l'église anglicane. Mais on avait compté sans la finesse et l'habileté de l'archevêque de Canterbury. Ce malin a décrété dans un cas, où semblait s'imposer au jugement des observateurs impartiaux, une définition des enseignements tenus par l'église anglicane et que nient les non-conformistes, qu'il n'y avait pas d'inconvénients à ce qu'un dissident vint prêcher dans une église épiscopale.

C'était ne rien décider, c'était ne point dire s'il y a identité entre la doctrine anglicane et la doctrine non-conformiste.

* * *

Naturellement, cette décision n'a pas plu à l'évêque de Zanzibar. Il vient donc de décider de se faire justice lui-même. Déjà il a excommunié son collègue l'évêque anglican de Hereford qui a conféré le titre de chanoine honoraire de sa cathédrale à un pasteur que l'évêque de Zanzibar juge hétérodoxe. De quel droit se demandéra-t-on? Voilà qui est secondaire chez les Anglicans.

* * *

Mais l'évêque de Zanzibar n'est pas le seul à faire des siennes. Voici que la Chambre basse de la "Convocation", ou parlement ecclésiastique de la province de Canterbury, vient de canoniser "Charles 1er le martyr" et d'ordonner que son nom soit inscrit parmi les saints de l'Eglise anglicane. Seulement ce n'est pas la "Convocation" qui fait la loi dans la dite Eglise, c'est le Parlement civil du Royaume-Uni. Ratifiera-t-il le décret de canonisation d'un souverain dont il a jadis fait couper la tête?

L'INFAMIE DE LA PRESSE RADICALE

Nous devrions aussi dire la bêtise, car les deux vont presque toujours de pair. La même feuille qui dénoncera les religieuses expulsées, rentrées en France et se prodiguant auprès des blessés, demandera pourquoi le Pape n'excommunie pas Guillaume II, un protestant. Ces accusations contre les religieuses qui se sacrifient sans compter sont bêtes, mais elles ont une note d'infamie toute spéciale quand, prouvées fausses, l'auteur se garde bien de les retirer.

Voici un cas typique de ces canailleries radicales. Elle est signalée et dénoncée par M. Charles Maurras, de l'**Action Française**. M. Maurras est un incroyant. L'**Humanité** est une feuille socialiste où Jaurès règnait en maître avant d'être assassiné.

"Le 26 avril, écrit M. Maurras, j'ai extrait du journal l'**Humanité** une de ces innombrables notes diffamatoires pour le catholicisme français qui remplissent les journaux révolutionnaires, et je l'ai reproduite textuellement. La voici:

"Ce sont des Petites-Soeurs des Pauvres qui soignent nos blessés à ... (Bouches-du-Rhône), à l'hôpital militaire des Chartreux. Nous permettra-t-on de leur dire qu'elles outrepassent leur droit et qu'elles avilissent leur devoir en menaçant de faire priver du congé de convalescence les hospitalisés de pensée libre qui refusent de se plier aux pratiques de la religion?"

Par la plus absurde des hypothèses, dont j'avais soin de m'excuser auprès des Petites-Soeurs des Pauvres et du sens commun, j'ai supposé le fait vrai et examiné comment, en ce cas, on aurait pu espérer le faire cesser. L'exemple fictif me servait à montrer une grande vérité, savoir qu'en tout état de cause, à prendre pour exactes les histoires contées par les anticléricaux, il était urgent de faire collaborer l'Eglise et l'Etat, leur ignorance réciproque étant la plus sotte semence de guerre civile.

Mais j'avais eu raison de faire mes réserves et, tout en les faisant, de donner au récit menteur la publicité d'un journal véridique. Huit jours n'ayant pas coulé depuis le lundi 26 avril, j'ai reçu hier matin de la ville des Bouches-du-Rhône où se serait passé le fait raconté par l'**Humanité**, la rectification suivante. Naturellement, la lettre ne vient pas des Petites-Soeurs des Pauvres; elles ont mieux à faire qu'à lire les journaux qui les calomnient ou qui les défendent: elle est l'oeuvre d'un soldat blessé.

"Loin de faire des menaces à ceux qui n'y vont pas (aux offices religieux), les Petites Soeurs les entourent de soins dévoués, tout comme les autres, ne voyant en eux que des défenseurs du pays, ne ménageant ni leur temps, ni leur dévouement. L'hôpital, uniquement tenu par elles, est d'une propreté irréprochable, les soldats sont considérés comme de la famille, et leurs affaires sont nettoyées et remises en état d'une façon magnifique; chaque soldat, en partant, est possesseur d'un colis de linge offert par les Petites-Soeurs.

Le seul fait qui s'est produit est le suivant: un dimanche, plusieurs soldats sont rentrés dans un état d'ébriété complète, frappant leurs camarades, menaçant et insultant "très grossièrement" la Soeur supérieure. Le lendemain, ils furent envoyés à l'hôpital militaire, où l'autorité voulait les punir de prison et leur supprimer leur permission. La Soeur supérieure intervint en leur faveur et obtint que la punition soit levée: ils ont donc eu leur permission.

Répétons: voilà comment les Petites-Soeur des Pauvres "outrepassent leur droit et avilissent leur devoir" "à l'hôpital militaire des Chartreux, à ... (Bouches-du-Rhône)". Si "le prosélytisme clérical" est jugé "de plus en plus répugnant" par ceux qui colportent et impriment ces fables, nous ne nous presserons pas de juger, quant à nous; nous attendrons la rectification ou le silence de l'**Humanité** pour statuer définitivement sur le vrai caractère de sa campagne...............

Simple note: JAMAIS L'**HUMANITE** N'A VOULU DESAVOUER LA RUMEUR INFAME."

Comme on le voit, l'**Humanité** est une feuille dans le genre du **Free Press**; elle publie la canaillerie radicale, mais se garde de publier le démenti.

LA MESSE QUOTIDIENNE

Si vos devoirs d'état réclament tout votre temps, votre place n'est pas à la messe chaque matin; cette exhortation ne s'adresse pas à vous. Ce serait une dévotion fort mal entendue que d'abandonner les vôtres au moment où ils ont besoin de vos services et de votre dévouement. Unissez alors votre esprit et votre coeur au divin, sacrifice, à l'heure où la cloche vous indique sa célébration. Le Coeur Eucharistique tiendra compte de vos bons désirs et vous accordera. à vous et aux vôtres, une large part aux biens qu'il distribue à l'autel.

C'est à vous, qui le pouvez facilement sans manquer a vos devoirs de famille, que nous faisons entendre ce pressant appel: **Allez chaque matin à la messe!**

Notre-Seigneur a mis près de votre demeure un prêtre et un autel. Chaque matin le prêtre y offre **à vos intentions** le saint Sacrifice. Appréciez-vous assez l'importance de ce bienfait?

A ce moment de la messe, Jésus-Christ veut parler à son Père, de vous et de vos intérêts. Il veut lui parler de votre âme, lui demander le pardon de vos péchés, solliciter toutes les grâces dont vous aurez besoin dans la journée. Il veut lui parler de l'âme de ceux que vous aimez et qui ont peut-être grand besoin de secours.

Il veut lui parler de vos intérêts matériels et de toutes vos difficultés présentes.

Il veut lui parler de vos morts, afin de leur obtenir soulagement et délivrance.

A cela cependant, il a posé une condition. C'est que vous viendrez vous-même confier à ses soins toutes ces intentions.

Et voilà que le prêtre monte à l'autel, dit sa messe. Le Sauveur attend, et il ne reçoit aucune requête de votre part!

Il eût été pourtant infailliblement exaucé. Son influence sur le Coeur de son Père n'a pas de limites!

Ne demandant rien, vous n'obtenez rien.

Comme conséquence, la plupart de vos journées sont stériles, pour ne pas dire davantage. Survient une occasion de vous dévouer pour les vôtres, de faire quelques actes de vertu, vous n'en avez pas le courage. La tentation arrive, vous n'avez pas la force de la surmonter. Les péchés mortels, vous ne les commettez pas encore volontiers peut-être; mais combien facilement vous vous laissez aller aux péchés **dits** véniels!

Pauvre anémié! Votre âme manque de sang. C'est le sang de Jésus découlant de cet autel comme du Calvaire qui devait rendre à votre âme l'énergie nécessaire pour être un bon chrétien, une bonne chrétienne Ce sang, vous l'avez refusé.

Et les âmes, dont vous avez la garde se perdent, faute de ces secours que vous eussiez pu si facilement leur procurer.

Et ces chères âmes auxquelles vous étiez si attaché lorsqu'elles étaient sur terre, vous les abandonnez dans les brasiers du purgatoire à leur impuissance et à leurs tortures.

Et si vos intérêts matériels périclitent, ne serait-ce pas encore parce qu'ils ont manqué de la bénédiction divine qui descend de nos autels?

* * *

Qu'elle est bénie du Coeur Eucharistique la paroisse dont l'église se remplit chaque matin au moment de la célébration de la messe!

Vous pouvez contribuer pour votre part à procurer cet insigne bienfait à la vôtre.

Prenez la résolution d'aller chaque matin à la messe.

Oui, j'irai chaque matin à la messe jusqu'au dernier matin de ma vie, tant que la maladie, les infirmités, mes devoirs d'état m'en laisseront la possibilité.

Je regarderai comme le moment le plus précieux de ma journée, celui où, au pied de l'autel, je traiterai avec Dieu de mes plus chers intérêts.

J'irai à la messe pour moi, j'irai à la messe pour les miens, qui vivent en ce monde. J'irai à la messe pour mes chers disparus que j'ai eu la cruauté de laisser languir jusqu'ici dans les flammes du purgatoire.

Surtout, unissez-vous au sacrifice par la sainte communion. C'est alors que la sainte Messe aura toute son efficacité. Vous répondrez ainsi, pleinement aux désirs du Coeur Eucharistique de Jésus.

NE DESESPEREZ JAMAIS

Un lieutenant d'artillerie, au cours d'un assaut à la baïonnette, voit tomber à ses côtés un de ses amis. Deux heures plus tard, en se repliant, il retrouva le corps à l'endroit où il l'avait laissé; il se penche: les extrémités sont froides; le coeur ne bat plus.

Le lieutenant prend la montre et le portefeuille du défunt pour les rendre à sa famille. Puis il tombe lui-même, sérieusement blessé.

Après deux mois d'hôpital, il se rend chez la femme de son ami pour accomplir sa pénible mission. Le coeur battant, préparant une phrase de consolation, il sonne à la porte. C'est le défunt lui-même qui ouvre.

Le lieutenant, ahuri, sans pouvoir prononcer un mot, tend la montre et le portefeuille. Son ami les prend et s'écrie en riant:

—Ah! c'est toi qui m'avais dévalisé?... Et moi qui accusais les Boches!

POUR AVOIR TIRE LA LANGUE.

Récemment, à Liége l'officier allemand chargé du service des passeports passa place Rouveroy et y rencontra une fillette âgée d'environ treize ans, qui se rendait à l'Institut Saint-Jacques. L'enfant regarda l'officier qui la dévisageait et lui tira la langue. Après quoi, elle entra à l'Institut.

L'"ober" la suivit, en proie à une violente colère, et, sur-le-champ, se fit présenter toutes les élèves de l'école, afin de rechercher et de punir la coupable. Il ne retrouva pas Mlle R... parmi celles qu'on lui fit voir et sortit furieux en menaçant de faire fermer l'Institut si des excuses n'étaient pas faites le même jour avant 14 heures à la "kommandantur."

M. R... et sa fille se rendirent donc à la kommandantur avant l'heure fixée. Là, on les sépara et on interrogea séparément le père et la fille sur les sentiments à l'égard des propagateurs de la civilisation nouvelle. On demande à la petite qui lui avait enseigné l'irrespect, le mépris des nobles champions de la plus noble "kultur". Après un interrogatoire serré, elle comparut le lendemain devant le Conseil de guerre. On l'interrogea une fois de plus sur ce qu'elle avait fait. Elle répondit crânement "Ca", en répétant, cette fois à l'adresse de ses juges, l'espièglerie du jour précédent. On la condamna aussitôt à huit jours de prison ou à 45 marks d'amende. Le lendemain, deux soldats se présentèrent au domicile des parents pour prendre l'argent ou emmener la fillette.

AUTOUR DE LA GUERRE EN ALSACE.

A propos des vexations auxquelles sont en butte les Alsaciens, le **Cri de Paris** conte cette anecdote:

A Mulhouse, une brave Alsacienne voyant un ballon captif de forme allongée, s'écria:

—Tiens, **eine Wienerwurst**! Une saucisse de Vienne.

Des officiers l'entendirent et la firent conduire au poste pour insulte au corps aérostatique allemand.

Elle protesta qu'elle n'avait pas eu l'intention d'offenser l'armée allemande:

—Je ne savais pas comment ça s'appelait, déclara-t-elle; j'ai dit le premier nom qui m'est venu.

On voulut bien la croire; mais pour lui apprendre l'expression juste, on lui fit répéter pendant trois heures:

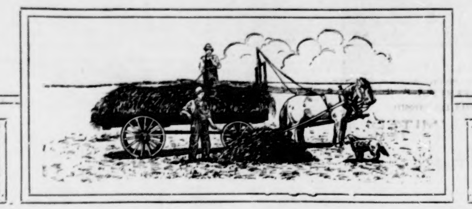
—Ein **deutscher Fesselballoon**, un ballon captif allemand!....

Tous les quarts d'heure, elle avait le droit de s'arrêter pendant cinq minutes pour reprendre haleine.

En rentrant chez elle, la bonne femme dit à son mari:

—Je suis bien malheureuse! Maintenant, quand je voudrai acheter eine **Wienerwurst**, je ne pourrai pas m'empêcher de demander **ein deutscher Fesselballoon** et on me mènera encore au poste!...

Autour de la Ferme



COMITE PAROISSIAL

Nous voulons parler du comité paroissial de colonisation à être établi dans chaque paroisse.

Mais que ferons-nous de ce meuble-là, se demandent un bon nombre, il n'est guère utile chez nous; vraiment nous ne voyons pas ce qu'il peut faire de bon.

Essayez un peu et vous allez être étonnés du bien qu'il fera. Mettez-vous en route et vous serez contents de vous-mêmes.

Avez-vous des terres à vendre chez vous?

Oui, un certain nombre.

Et avez-vous fait connaître la chose au Secrétaire du Comité général de Colonisation, M. J.-A. Beaupré, à Saint-Boniface?

Non.

Voilà une besogne que peut et doit faire le Comité paroissial.

Et puis votre culture est-elle prospère dans la paroisse?

Oh! ne m'en parlez pas, les mauvaises herbes empestent nos terres.

Autre travail pour le Comité paroissial de Colonisation. Car vous savez ce Comité paroissial n'est pas appelé à coloniser le pole nord, mais à pousser de l'avant l'affaire de sa propre paroisse.

Mais que fera-t-il contre les mauvaises herbes?

Il stimulera les énergies vers une culture moins routinière, plus éclairée et plus payante.

Mais ce ne sont pas des conférenciers agricoles que les membres de notre comité.

C'est vrai, mais règle générale, ils comptent parmi les plus intelligents, et on gagne à mettre les intelligences à travailler ensemble vers un but visé. Cela se traduit dans la pratique en piastres et en sous.

Et puis s'ils doutent de leurs propres forces, ils prendront l'initiative d'une invitation aux conférenciers agricoles.

Nous avons un trésor parmi nous et nous l'ignorons. On ignore souvent les siens. J'ai nommé M. Villeneuve, professeur au Collège Agricole de Manitoba.

Sa modestie nous pardonnera de lui lancer la louange en pleine face, mais qu'il fasse attention au but visé et il aura le pardon facile.

Nous l'entendions discourir l'autre jour sur l'industrie laitière et nous nous disions:

"Mais cet homme a dix fois la force qu'il annonce tout d'abord."

Le Comité Paroissial, composé en général de deux ou trois membres les plus entreprenants de la paroisse, fera l'invitation et surtout assistera à la conférence en y amenant ses amis, et voilà un pas en avant, sans qu'il en coûte à personne.

M. Villeneuve peut discourir sur tous les sujets d'agriculture et le faire en homme pratique et averti.

Nous passions dernièrement dans la paroisse de Lorette. Le Monsieur qui nous conduisait nous faisait remarquer le bien accompli par quelques conférences de M. Villeneuve, et, ici encore, le bien se traduit à brève échéance en piastres et en sous et par-dessus le marché par une plus haute appréciation de la belle et noble carrière du cultivateur.

Ces conférences ne nous coûteront pas un sou, ce qui ne manque pas d'intérêt, car règle générale les bonnes choses coûtent cher.

Ici c'est le gouvernement qui paye. Et si vous ne profitez pas de ses offres, d'autres le feront et les nôtres languiront dans la routine, les terres resteront empestées de mauvaises herbes, on maudira sa profession pour finir enfin par quitter cette terre qui pouvait donner aisance et liberté.

Au revoir. En avant le Comité paroissial. En avez-vous un?

Non.

Ne vous donnez pas de repos jusqu'à ce qu'il soit debout.

COOPERATION

Notre correspondant M. l'abbé St-Amant nous donne une excellente étude sur la coopération. Nos lecteurs feront bien de suivre les autres articles annoncés, sur le même sujet, car il est de haute actualité et tend directement au pratique.

Nous permettra-t-on une suggestion. La voici!

Pourquoi une société coopérative d'achat de machines aratoires ne serait-elle pas formée immédiatement dans un de nos centres canadiens? Puisque nous sommes en voie de particulariser allons plus loin et tâchons d'amener la chose au point.

Prenons Letellier. Voilà une paroisse où l'industrie laitière et une culture améliorée ont amené de l'argent. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que 50% des cultivateurs de Letellier ont de l'argent en mains dix mois par année.

Voilà un excellent élément pour mettre en marche une société coopérative.

On forme la société. Quel est le résultat pratique? Le voici:

Un cultivateur laissé à son influence personnelle, même avec de l'argent comptant, va payer une machine, disons cent piastres. Nous croyons qu'une société coopérative aura la même machine pour quatre-vingt ou quatre-vingt-cinq piastres. Le profit irait dans la poche du cultivateur.

Mais direz-vous, il faut de l'argent comptant pour être membre d'une telle société.

Oui, Monsieur, pas d'argent pas d'affaires et nous croyons qu'une société coopérative devra accepter ce principe d'action et n'en démordre jamais, si elle veut être profitable à ses associés et vivre longtemps.

En attendant que l'oeuvre arrive au point de maturité pour permettre l'organisation sur le terrain de la vente des produits, ce qui est plus difficile, nous croyons que les quelques têtes entreprenantes de Letellier devraient avoir à coeur de résoudre ce problème immédiatement. L'exemple est contagieux. Ce sera faire une oeuvre de véritable colonisation dans les vieilles paroisses, et travailler au succès des nôtres.

SEMAILLES LES ANNEES PRECEDENTES

Durant les onze dernières années les emailles battaient leur plein au Manitoba aux dates suivantes:

1905	11 avril
1906	20 avril
1907	16 mai
1908	12 avril
1909	24 avril
1910	5 avril
1911	17 avril
1912	10 avril
1913	17 avril
1914	20 avril
1915	6 avril

Cette année tient donc le record.

L'AUGMENTATION DE LA RECOLTE DE BLE

On estime qu'il y a eu une augmentation variant entre 15 et 40 pour cent dans le nombre d'acres ensemencées en blé dans les provinces de l'Ouest: Manitoba, Saskatchewan et Alberta. Une augmentation de 20 pour cent n'a rien d'exagéré. L'an dernier, ces provinces avaient ensemencé 9,335,400 acres. Une augmentation de 20 pour cent voudrait dire 1,867,000 acres de plus en 1915. Ces dix dernières années, le blé a donné dans ces provinces une moyenne de 19 boisseaux l'acre. En supposant que la récolte de cette année ne serait qu'ordinaire, le rendement serait accru de 35,473,000 boisseaux. On estime qu'un individu exige en moyenne 6¼ boisseaux pour sa nourriture. A ce taux, ce surplus de production pourrait norrir 5,6,75,000 personnes. Toute la récolte de l'Ouest peut norrir à peu près 34 millions d'habitants.

LA TAILLE DES LAITIERES

Il y a un argument fondamental en faveur de la vache laitière de forte taille. Une telle vache parce qu'elle est grosse peut absorber plus d'aliment qu'elle convertira en lait et beurre. De façon générale, si une vache peut manger beaucoup, elle peut aussi convertir ces aliments en une grande quantité de lait et de gras. Si elle ne peut pas manger beaucoup, elle ne peut pas naturellement produire le maximum.

Cela ne veut pas dire que certaines petites vaches ne donneront pas plus de lait et de beurre que certaines grosses vaches. Assurément non. Certaines grosses vaches sont construites pour donner de la chair et non pas du lait, et, dans ces cas-là, elles seront, en tant que productrices de lait, inférieures aux laitières de petite taille. Mais la question est celle-ci: Deux laitières du même type étant offertes, toutes qualités se valant, on doit préférer la plus grosse simplement parce qu'elle est capable d'une plus grande production. Cette question de capacité est tout à fait importante dans le choix des vaches laitières. On ne doit pas cependant confondre la grosse vache laitière avec la grosse vache à boucherie. Ce sont deux types tout à fait différents.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Taureaux—

Premier choix	$8.75
Bon choix	$7.50 à $8.25
Bon	$7.15 à $7.75
Elevage-choix	$6.25 à $6.75
De race: choix	$6.25 à $6.75
Moyens	$5.50 à $6.00

Boeufs—(Bulls)

Premier choix	$5.50 à $6.00
Moyens	$4.50 à $5.00
Légers	$4.50 à $5.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$6.00 à $6.50
Bon	$4.50 à $5.00
Moyens	$4.25 à $5.00
Ordinaires	$3.75 à $4.25

Vaches—

Premier choix	$7.00
Bon choix	$5.25 à $5.75
Bon	$4.25 à $4.75
Conserve	$2.50 à $3.00
Meilleures laitières	$70 à $85

Génisses—

Premier choix	$7.00 à $7.50
Bon choix	$6.00 à $6.50
Bon	$5.75 à $6.25
Elevage	$5.00 à $5.50

Cochons—

De choix	$8.70
Bons: de 150 à 225	$8.45 à $8.60
Légers: 100 à 140	$7.15 à $7.35
Truies	$6.00
Truies maigres	$4.50 à $5.00

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Ooeufs—

Frais pondus	17-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-20

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	18¾
Twins	20
Vieux	22

Viandes préparées—

Boeuf	14-14½
Veau	13
Mouton	15½
Porc	.10

Viandes cuites—

Jambon	14-18
Bacon	.13-.18
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	.22
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10
Pieds de cochons	$1.25

Volailles—

Coqs	.06
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$26—$27
Gru	$28—$29

Sucre—

Extra, garanti	$7.00

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20-$22
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Avoine, le boisseau	68-70
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine cassée	$41-42
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$33-$34

Fleur—

Patents	$7.70
Seconds	$7.50
Qualités supérieures	$4.90 à $5.00
Avoine roulée, sac de 80	$3.25

Peaux—

Gelées	11—12
Brutes, No 1	5—5½
Brutes, No 2	4—4½
Mouton: tondus du printemps	50-51
Laine: rude	13-14
Laine: douce	16-18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	144¼
No 2 nord	141¼
No 3 nord	137¾
No 4	133¾
No 5	128¼
No 6	123¼

Avoines—

No 2 C W	61½
No 3 C W	59½
Extra No 1 fourrage	58
No 1 fourrage	58½
No 2 fourrage	57½

Orge—

No 3	71½
No 4	65½
Rejeté	63½
Fourrage	63½

Lin—

No 1 N W C	165
No 2 C W	162

L'ALSACIEN DE NIEUPORT.

J'ai connu à Nieuport un nommé R..., qui, à tous les égards, était le type du soldat. De taille moyenne, sec comme un copeau, vif comme un furet, bien pris, l'oeil mobile et plein de flamme, des traits fins et accusés, le teint bronzé, le geste énergique et précis; l'âme répondait à l'enveloppe, âme de fer dans un corps de fer; de plus, futé, madré, débrouillard à diable, R... était vraiment le poilu des poilus.

La route qui conduit de Nieuport à Lombaertzyde est coupée par cinq canaux. Elle a donc cinq ponts, et on pense si ces cinq ponts étaient surveillés et disputés! Sur cette route, à 800 bètres environ des lignes françaises, s'élève, ou plutôt s'élevait, un groupe de maisons.

Un matin, les sentinelles françaises crurent voir une force ennemie se glisser dans ce pâté. Les officiers, prévenus, décidèrent d'y envoyer une patrouille. Il y eut vingt demandes pour une offre d'en faire partie.

Un des plus ardents à réclamer cet honneur périlleux fut notre Alsacien. Il eut la chance d'être désigné, et le voilà parti, tout frétillant d'aise.

La patrouille — comprenant six hommes — arrive sans encombre aux maisons. Rien de suspect, ni à la vue ni à l'ouïe. On fouille une première maison, rien! Une seconde, rien! Une troisième, rien! Toutes, pourtant, étaient en état de défense.

Le niveau de la route avait été abaissé et des meurtrières percées dans les murs des sous-sols pour permettre aux occupants éventuels de ces derniers d'atteindre ailleurs qu'aux jambes l'ennemi qui viendrait.

La patrouille s'en venait sans plus prendre autrement de précautions vers la dernière maison, quand, tout à coup, des soupiraux, partent des coups de fusil; les Boches sont là. Ils sont là, dans cette cave, dont la porte donne sur la rue.

Heureusement, personne n'a été atteint, et, d'un bond, les six hommes se collent contre la maison où sont cachés leurs ennemis. L'un des Français passe le canon de son fusil par le soupirail et tire. Un hurlement de douleur lui répond.

Maintenant, les Allemands font les morts, mais il est clair qu'ils nous salueront d'une salve dès que, lâchant le mur, nous rentrerons dans leur champ de tir. Avec cela, ils sont peut-être nombreux. Que faire?

Notre Alsacien a une inspiration. Il fait semblant de s'adresser à des camarades qui seraient en arrière, leur recommande de se dissimuler avec soin dans les maisons voisines et de se tenir prêts à faire feu, puis il se penche vers le soupirail et, d'un ton bref, énergique, d'un ton de commandement, il somme en allemand les Boches de se rendre:

—Si dans cinq minutes, dit-il, vous n'avez pas jeté vos armes et ne vous êtes pas déclarés prisonniers, je donne un coup de téléphone; vous êtes repérés et le 75 va faire de vous une marmelade. Allons! et dehors, deux par deux!

Cette sommation, en langue allemande, a dû ahurir les encavés. Il n'avait pas fini de parler qu'il entend un cliquetis de ferraille. La porte s'ouvre et deux Boches paraissent:

—Attention, vous autres! crie-t-il à ses compagnons imaginaires de la maison voisine.

Et il indique du doigt aux leux Boches le côté opposé de la route:

—Allons, et du leste! Là-bas en rang! Pas un mot, et le premier qui se retourne, je le fais fusiller!

Les deux Boches obéissent au doigt et à l'oeil.

—Deux autres! crie notre Alsacien.

Deux autres suivent avec le même cérémonial et, sous la surveillance des autres patrouilleurs, paraissent encore de nouveau deux autres.

Notre Alsacien se frottait les mains. Ca rendait, ça rendait. Mais, peu à peu, sa figure se rembrunissait! Après la dizaine, au fatidique: Deux autres! répondaient toujours deux Boches: 14, 16, 20. Non! Mais 22!

Bigre! Mais ça ne finira donc pas: 24, 26, 30, 40! Flûte! Hais ces animaux-là vont s'apercevoir qu'on les mène en bateau! Si jamais ils devinent qu'ils n'ont affaire qu'à six hommes!

Et le sempiternel: "Deux autres!" continuait tout de même, et, à chaque coup, deux Boches mettaient le nez à l'air.

Notre homme alla ainsi jusqu'à 68. Cette fois, il y eut un temps d'arrêt. L'Alsacien trouvait qu'il en avait assez fait pour lui seul.

—Faites sortir ce qui reste, dit-il à ses camarades, moi, j'ai mon plein. J'emmène la compagnie.

Et, se portant sur le flanc de la troupe ainsi cueillie, la faisant pivoter à l'allemande, il ordonna de doubler, puis commanda:

—Vers les tranchées françaises, en avant! Pas gymnastique, marche!

Il n'y eut pas un moment d'hésitation. La bande s'ébranla pendant que les camarades capturaient encore 12 Boches.

Mais voici bien d'une autre: les sentinelles françaises avaient bien vu partir une patrouille: à la vue du groupe qui courait, elles crurent à une attaque et firent feu. Ca ne faisait pas l'affaire du hardi compagnon:

—Haut les mains! commanda-t-il à ses hommes.

Les Boches ne se le firent pas répéter. Le feu cessa et les 68 kaiserlicks purent faire leur entrée solennelle dans nos terriers.

Vous pensez si l'Alsacien fut félicité.

Il est aujourd'hui lieutenant, et le chef qu'il est devenu vaut le soldat qu'il était. Les soldats, qu'il électrise par sa bravoure, qu'il séduit par sa bonté, lui ont voué un véritable culte et le suivraient au bout du monde.

LA VICTOIRE DU "MASSIF DE LORETTE"

Récit du témoin oculaire officiel français.

Paris, 27 mai. — Le ministère de la guerre a publié aujourd'hui le récit suivant fait par le témoin oculaire officiel sur la prise de la "Voie Blanche":

"La capture, le 21 mai, des ouvrages de campagne allemands, connus sous le nom de la "Voie Blanche", par les troupes françaises, a marqué la conclusion victorieuse de notre offensive sur le "Massif de Lorette".

"Le mot "Loretloberg" a paru souvent, depuis six mois, dans les correspondances des soldats allemands.

"L'état-major général allemand attachait une très grande importance à la possession de ces hauteurs. Pour les conquérir, les défendre et les reprendre, les soldats allemands ont reçu un ordre officiel conçu en termes tels que, pour s'y conformer, ils devaient se faire tuer jusqu'au dernier homme.

"Malgré les extraordinaires difficultés que présentaient le terrain et la résistance désespérée de l'ennemi, nous avons triomphé. La bataille de Lorette fut une grande bataille qui se termina par notre victoire complète.

"Dans cette partie du front, la lutte n'a pas cessé depuis le mois d'octobre dernier."

Après avoir rappelé les incidents les plus remarquables de cette lutte, notamment l'évacuation par les Français, le 3 mars, après une héroïque défense, puis leur nouvelle offensive du 15 mars, au cours de laquelle ils prirent la haute main sur les opérations, le témoin oculaire ajoute:

"Des milliers de cadavres font foi de l'acharnement de la lutte. Les Français avaient devant eux une formidable organisation: lignes de tranchées consolidées de sacs de terre et recouvertes de ciment et protégées de plus par deux ou trois différents réseaux de fils de fer barbelé, le tout défendu par des mitrailleuses. En certains points même, des canons de gros calibre, masqués avec soin, avaient été mis en position.

"Pour surmonter ces obstacles, nous avons préparé notre attaque avec le plus grand soin, multipliant nos tranchées et plaçant derrière elles notre grosse artillerie.

"La division chargés de l'attaque se composait de trois régiments d'infanterie et de trois bataillons de chasseurs à pied.

"Le 9 mai, à dix heures du matin, tout le long du front occupé par ces troupes, les détachements, qui occupaient notre première ligne sautaient sur le parapet de leurs tranchées. Deux heures plus tard, trois lignes successives de l'ennemi étaient entre nos mains, mais nous nous trouvions alors face à face avec un détachement allemand, et cela tint notre attaque en échec. Nos pertes étaient sérieuses. Les communications télégraphiques étaient coupées, car nous étions alors au milieu des lignes allemandes. Nos cartes ne pouvaient plus nous servir, car l'artillerie avait tout transformé en un véritable chaos. Nos progrès s'effectuaient par bonds d'un trou d'obus à un autre. Nous réussîmes à nous maintenir sur le terrain gagné; quelques détachements s'avancèrent même plus loin encore, mais l'attaque principale s'arrêta en face de la quatrième ligne allemande, et la nuit vint sans que le résultat du combat fût décisif.

"Les 10 et 11 mai, la situation ne subit pas de changement.

"Le 12, nous fîmes un effort décisif pendant la nuit. Les Allemands résistèrent avec opiniâtreté, mais, à l'aube, nous avions pris possession du fortin. Le succès n'était pas encore complet, mais la lutte, qui se poursuivit sans relâche du 13 au 20 mai, nous rendit entièrement maîtres du plateau de Notre-Dame de Lorette.

"Le 21 mai, nous attaquions les tranchées de la "Voie Blanche" de trois côtés à la fois.

"Treize jours consécutifs d'un combat intense et ininterrompu eurent pour résultat que, le 22 mai au matin, nous avions remporté une splendide victoire tactique.

"L'ennemi attachait la plus grande importance à conserver le "Massif de Lorette". Rien que sur le plateau, plus de 3,000 cadavres allemands furent comptés. Nous fîmes mille prisonniers et capturâmes une grande quantité de matériel de guerre, des mitrailleuses, des lance-bombes et des fusils. Les pertes françaises furent importantes aussi.

"Par la capture du "Massif de Lorette", un des principaux objets des opérations au nord d'Arras était atteint, et l'ennemi, qui croyait imprenable sa position si admirablement organisée, avait subi un échec grave.

"Pendant la bataille, les troupes allemandes furent, à deux reprises, remplacées par des troupes fraîches.

"Cette victoire, conclut le témoin oculaire, est la plus importante des victoires tactiques remportées par les armées françaises dans le nord de la France."

IL Y AVAIT UNE FOIS DES SOLDATS...

Touchant épisode de la guerre de tranchées raconté par un combattant à sa petite fille dans une lettre que publie le Petit Marseillais:

Il y avait une fois des soldats qui se battaient pour défendre leur pays contre un vilain prince très méchant. Un jour, dans un combat, ils perdirent un grand nombre de leurs compagnons d'armes, et les cadavres gisaient étendus de toutes parts. Impossible de leur donner la sépulture: tapis dans leurs repaires tout proches, les ennemies criblaient de flèches quiconque sortait de son refuge.

Et c'était grand'pitié de voir les corps des héros insultés et fouettés par le vent et les averses...

Or, un matin, un soldat trouva une petite couronne d'or entourant une pierre précieuse sur laquelle était gravé le profil d'une enfant.

La trouvaille passa de main en main; on reconnut le bijou; il avait appartenu à l'un de ceux qui étaient tombés, et l'enfant était sa fille. Ce bijou faisait sa joie, il le portait sur sa poitrine et souvent il embrassait l'image adorée.

Les soldats regardaient le bijou, ils se regardaient l'un l'autre et une même pensée était venue. Il leur semblait qu'on ne pouvait priver leur compagnon de l'image de sa fille, vu que toujours pendant toute leur vie ils entendraient retentir ses reproches à leur coeur.

Alors, plusieurs sortirent de leur refuge et se mirent à la recherche du disparu, et, l'ayant trouvé, ils lui suspendirent au cou le bijou précieux, puis ils l'ensevelirent. Et pensant aux enfants des autres qui étaient tombés, ils ensevelirent l'un après l'autre tous les cadavres, et Dieu les protégea, car aucune des flèches tirées contre eux par les ennemis ne réussit à les atteindre.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

Un habitant de Pont-Audemer, surpris de vois mué en interprète un de ses amis revenu tout exprès de Bergerac, lui fait part de son étonnement:

—Mais comment se fait-il que tu sois interprète? Tu ne connais pas l'anglais.

—Oui, mais mon officier anglais connaît admirablement le français.

LES "MECONTENTS"

Beau dessin d'Abel Faivre: Bien calé sur son oreiller, son chocolat fumant près de lui, un monsieur lit les journaux. Et levant les yeux au ciel, il murmure:

—Comme c'est long!

La politique, pour prétendue raison d'Etat, persécute parfois la religion; chrétiens, sachons agir!

* * *

En vain on frappe l'Eglise dans ses chefs; les corps périssent, l'autorité et la hiérarchie demeurent.

* * *

Les impies voient leur iniquité tourner contre eux, pourquoi restent-ils impénitents?

* * *

Jésus-Christ conaissait sa future mort et se laissa trahir; mais sa croix fut glorieuse.

EN PROVINCE

Ces semaines dernières nous avons reçu nombre de correspondances ridicules et idiotes. Nous avons jeté au panier plusieurs de ces correspondances, ne publiant que celles accompagnées d'une signature. Mais nous constatons que certains correspondants poussent l'absence de tout scrupule jusqu'au point de se servir de faux noms. Nous devons avertir tous les correspondants de la **Liberté** qu'à l'avenir nous conserverons tous les manuscrits. Si certaines idioties, certaines nouvelles fausses et diffamatoires, parviennent à se loger dans nos colonnes malgré la censure que nous exerçons, nous n'hésiterons pas un instant à livrer à ceux qui se plaindront de ces correspondances le manuscrit des correspondants. Nous n'entendons pas porter le poids des sottises de certains correspondants qui se permettent d'abuser de notre bonne foi. De plus, ces correspondants d'occasion qui n'ont que de ridicules cancans à communiquer au Courrier de la Province peuvent être assurés qu'à l'avenir leurs correspondances auront l'honneur du panier aux déchets. Nous ne mesquinons pas l'espace aux nouvelles de la campagne, mais qu'on se souvienne que le Courrier de la Province ne doit pas être le dépotoir des farces saugrenues et des rancunes de village.

AUBIGNY

Permettez à une plume amie de venir remercier au nom de tous, Messieurs les Commissaires, parents et amis de l'Ecole Provencher, car quoique ce petit coin d'Aubigny paraisse isolé, ignoré de plusieurs, nous savons cependant s'amuser ferme et trouver là des coeurs amis, des âmes généreuses.

Je veux parler de lundi 24 mai, jour où nous avons vu tous les enfants de l'école, au nombre de quarante-cinq, sous la direction de leur institutrice Mlle A. Lamoureux, défiler en bandes joyeuses chargées de guirlandes, de drapeaux, de paniers, etc., se diriger dans le magnifique bois de M. Ovide Robert. Là, de bonnes mamans, Messieurs les Commissaires, des amis s'étaient rendus et prêtés aimablement à rendre ce pique-nique très intéressant.

Aussi, il fallait voir les petits enfants s'en donner à coeur joie, trouvant de tout pour s'amuser, fruits, gâteaux, liqueurs, crème à la glace, jouets, pétards et même quelques bombes "allemandes" sans danger cependant pour les Canadiens.

Le programme ooganisé a été des mieux réussi: courses à pied, courses en sacs, courses avec des oeufs à la cuiller, etc. Amusements, joyeux propos se sont terminés tard dans la soirée par une profusion de fusées lancées comme feux d'artifice.

Après quoi, chacun se sépara heureux de retrouver un bon petit lit hospitalier, heureux aussi du bon souvenir que laisse au coeur le 24 mai passé à Aubigny dans ce petit nid de verdure, lieu d'hospitalité de M. Ovide Robert.

Une amie.

SILVER PLAINS

Nécrologie

La mort, cette cruelle engerbeuse de bonheur, vient de moissonner parmi nous enlevant à l'affection de son mari, de ses enfants, une mère forte, vertueuse, charitable et humble dont l'heureux caractère semait partout l'allégresse.

Mme Jacob Verrier est morte jeudi le 20 mai dans la quarante-deuxième année de son âge.

Elle laisse pour pleurer son déprt et faire revivre ses vertus une nombreuse et intéressante famille.

Les funérailles eurent lieu, samedi le 22 mai à Aubigny.

Toute la paroisse y assistait. Figuraient parmi les rangs un grand nombre de parents et amis venus des paroisses de Saint-Norbert et Sainte-Agathe. L'église avait revêtu toutes ses parures funèbres.

L'office divin fut célébré par le Rév. M. Rocan, curé de Sainte-Agathe. Les porteurs du corps étaient: MM. Joseph Pelland, Théodore Pelland, Siméon Verrier, Wilbrod Verrier, Joseph Hébert et Alfred Chrtier.

Les dames de Sainte-Anne suivaient en procession avec leur bannière. Les enfants de la défunte conduisaient le deuil.

A M. Jacob Verrier, l'époux éploré, aux treize petits orphelins qui pleurent leur maman endormie, nous offrons notre ardente sympathie.

Entourons ce grand deuil d'affection et de respect. Si ces scènes déchirantes de sa séparation n'étaient tempérées par la foi, toute consolation serait vaine: l'espérance qui naît de la foi peut seule adoucir ces douleurs.

Une amie.

LE PAS

M. et Mme E. Boileau sont allés passer quelques semaines chez M. et Mme D. Boileau, qui sont installés sur leur homestead situé à l'embouchure de la rivière Carotte.

• • •

Dix mille de terrain le long de la rivière Carotte sont déjà habités par des colons, et sans doute que sous peu une pétition sera envoyée au gouvernement pour demander l'ouverture d'un chemin de voiture.

• • •

M. Olivier Pelletier, qui était jardinier pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, il y a trois ans, et, qui était allé dans le nord, il y a deux ans, pour chasser et trapper, revenait en vile, vendredi, pour la première fois depuis qu'il était parti.

• • •

M. Pitt, beau-frère de M. Sarazin, arrivait de L'Annonciation, Québec, par le train de samedi, 15 mai. C'est son intention de s'établir ici.

• • •

MM. J.-M. Poirier et O. Landry, partaient lundi pour aller semer des pommes de terre sur du terrain qu'ils s'étaient choisi sur la rivière Carotte.

• • •

M. A. Landry apportait en ville, ces jours-ci, des radis et de la laitue qu'il avait cultivé sur son terrain, à deux milles de la ville. Les radis et la laitue étaient bons pour la table, vingt jours après qu'ils avaient été semés en pleine terre. Il nous dit qu'il aura des oignons bons la semaine prochaine.

• • •

M. l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur pour la province du Manitoba, était ici la semaine dernière. Lors de son séjour, de quelques jours seulement, il est allé visiter les terrains longeant la rivière Carotte, mais le temps qu'il pouvait disposer à visiter ces terrains étant très restreint, il n'a pu parcourir beaucoup de territoire. Aussi il ne put donner des renseignements que sur ce qu'il a vu, et il est satisfait et ce qu'il a visité est très apte pour l'élevage.

• • •

Le 24 mai, un pique-nique avait lieu à l'Ecole Industrielle Indienne, au Big Eddy, pour les enfants d'école, ainsi que pour les autres personnes désirant en faire partie. Le pique-nique organisé par Mlle Kéroack, institutrice de l'école bilingue. Elle avait loué un des bateaux de la Ross Navigation Co. pour la journée. Le bateau partait à 10 heures et demie du matin, emmenant presque tous les enfants de l'école catholique, ainsi que plusieurs autres personnes. Une fois arrivé à destination des jeux furent organisés pour les enfants: courses, sauts, etc., avec un prix pour les gagants. Pendant ce temps les grandes personnes se rendirent visiter l'école et l'hôpital indiens et furent enchantées de l'occasion qu'elles avaient de visiter ces belles constructions. Les pique-niqueurs revenaient de leur excursion à sept heures du soir enthousiasmés du plaisir qu'ils avaient eu dans la journée, et ils remercient bien cordialement Mlle Kéroack de la bonne initiative qu'elle a eue de leur procurer une promenade si agréable.

• • •

Une jolie cérémonie de mariage avait lieu dans notre église mardi matin, lorsque M. Albert Lafontaine conduisait à l'autel Mlle Mélina Desmeules. Le garçon d'honneur était Arthur Pelletier avec Mlle Auxilia Desmeules, demoiselle d'honneur. La mariée portait un joli costume tailleur bleu alice, la demoiselle d'honneur, était aussi vêtus d'un costume tailleur de même couleur. Le repas des noces eut lieu chez les parents de la mariée. Les cadeaux étaient nombreux. Le club de baseball offrit une chaise Morris. La journée se termina par un bal qui se prolongea jusque tard dans la matinée.

• • •

Un feu de forêt se développait brusquement mercredi midi, dans la partie sud-est du Pas-Annex, et poussé par un grand vent se dirigeait directement sur la scierie de la Finger Lumber Co. Le feu parcourut une distance de 2 milles en peu de temps et à deux heures de l'après-midi, la scierie était obligée de fermer pour combattre les flammes et peu s'en fallut qu'elle ne fût détruite. Ce n'est que par un travail incessant de plusieurs heures que les hommes, supportant une chaleur intense et à demi asphyxiés par la fumée âcre qui se dégageait des sapins en feu, qu'ils réussirent à maîtriser l'incendie. Il n'y eut aucune perte matérielle dans les planches ou aux bâtisses. Pendant plusieurs heures toute la ville était sous la menace continuelle du feu de forêt. Heureusement le vent ne changea pas de direction pendant l'après-midi et ce ne fut que sur le soir que la ville fut enveloppée d'un manteau de fumée, mais le danger était passé, le feu étant complètement sous contrôle à sept heures du soir. Aucune bâtisse de conséquence ne fut brûlée. Il n'y eut qu'une dizaine de cabanes situés dans Pas-Annex et quelques-unes dans Pas-Centre qui furent détruites.

FANNYSTELLE

Mlles Gabrielle et Thérèse, et Mme F. Mollot, de Winnipeg, étaient cette semaine en promenade chez M. Marcel Mollot.

• • •

La Rév. Sr Supérieure du Couvent des RR. SS. Oblates de Saint-Boniface, est en visite ici, au Couvent Saint-Joseph.

• • •

Le 24 courant, le club de balle au champ junior de Starbuck est venu se mesurer avec notre équipe. Les nôtres sont sortis victorieux. Résultat: 13-8.

• • •

MM. Edgar Guilbault et J. Painchaud, accompagnés de Mlles A. Désautels et Joséphine Painchaud, se sont rendus en auto à Saint-Boniface, dimanche. Ils furent les hôtes de M. et Mme J. Turennes et de Mlles Dubuc, de la rue Eugénie, Norwood. Au retour, ils ont été rendre visite à Mlles A. et V. Desautels, institutrices à l'école Charleswood, Man.

• • •

Lundi, le club junior de balle d'Elie, Man., est venu faire essuyer une défaite à notre club. Après une lutte très vive, Elie a remporté les honneurs. Résultat: 13-10.

• • •

Enfin dimanche le 30, les hommes ont pris la place des tout petits. Les clubs Fannystelle et Dakotah Siding en sont venu aux prises.

Le terrain fut le scène d'animation de part et d'autre. La lutte fut contestée, mais les Dakotahs ont vu leur waterloo. Résultat: 4-9. On prédit un bon nombre de joutes pour cet été qui seront très intéressantes.

Une douzaine d'autos remplis de "baseball bugs" sont venus des paroisses environnantes, pour y être témoin.

• • •

Mme Salt, soeur de M. E. Burke, de cette paroisse, a reçu lundi dernier la triste nouvelle de la noyade de son marie à Fort Francis, Ont. Mme Salt a passé l'hiver chez son frère, et elle devait ces jours dernier aller retrouver son mari.

Nous offrons nos sympathies à la famille en deuil.

• • •

Naissance

Marie-Lucienne-Victoria, fille de M. Ulric Boisvert et de Corinne Cyrenne, née le 24 mai. M. et Mme Oscar Cyrenne furent parrain et marraine.

• • •

Notre localité est visitée depuis quelques semaines par une grande sècheresse qui a déjà faite d'assez grands dommages à la récolte. Les grains dernièrement jetés en terre en général ont à souffrir du manque d'humidité.

Que nous importe-il à faire? Faut-il se décourager et cesser de prier, ou même de pousser l'ingratitude jusqu'au murmure contre la Divine Providence. Non, jamais; il faut multiplier les prières et les supplications, se souvenant des paroles évangéliques: "Demandez et vous recevrez."

• • •

M. le curé Hogue, de Starbuck, Man., était de passage au presbytère cette semaine.

• • •

Mme C. Poitras est en promenade à Saint-Boniface, depuis quelques jours.

• • •

Si la température est favorable dimanche prochain il y aura procession du Très Saint-Sacrement. Le reposoir sera fait à la résidence de M. T.-J. O'Neil.

• • •

Il nous fait peine de constater que l'état de santé de M. Odilon Arnal, père, est toujours de plus mauvais et on désespère de son rétablissement.

Yvonnic.

SAINT-ADOLPHE

Le Rév. M. J.-M. Mireault est parti cette semaine pour un voyage de quelques jours dans l'Ouest.

• • •

M. Jean Bizier est à construire une magnifique maison sur l'avenue Provencher. Dans une semaine, la construction sera terminée.

• • •

Mlle Maria Champagne, de Saint-Norbert, était en promenade ici la semaine dernière chez sa soeur, Mme C. Gauthier.

• • •

Parmi les visiteurs de cette semaine, on remarquait M. E.-A. Poulain, inspecteur des écoles bilingues. M. Albert Kéroack et Mlle Juliette Kéroack, de Saint-Boniface.

• • •

M. l'abbé Prud'homme, de Saint-Boniface, est venu chanter la messe ici dimanche dernier en l'absence de notre curé.

• • •

Depuis l'installation d'un certain moulin à vent, il vente. Espérons que ce vent nous emmenera une bonne pluie, car la sécheresse commence déjà à se faire sentir dans nos champs.

Gaston.

LA RUSE DU TENOR BOCHE.

La musique hindoue n'a que de lointains rapports avec les airs qui étaient en faveur dans nos opéras, au moment surtout où Wagner monopolisait presque nos scènes. C'est à ce fait, dont la constatation peut, de prime abord, paraître étrangère au conflt actuel, qu'une attaque allemande récente a dû d'echouer avec des pertes sanglantes pour l'ennemi.

Une compagnie anglaise et une compagnie de Sikhs voisinaient dans des tranchées au devant de Neuve-Chapelle.

Depuis plusieurs jours déjà, le calme régnait à cet endroit, aucun coup de feu n'était parti depuis longtemps. C'était le calme le plus absolu, contre lequel il est parfois si difficile de réagir et en face duquel la vigilance devient plus difficile.

Cette nuit-là était obscure, mais douce. Anglais et Sikhs veillaient. Soudain, des lignes ennemies, une voix s'éleva, harmonieuse, puissante, voix de quelque ténor de premier ordre, habitué sans doute aux bravos de Bayreuth et aux succès de Berlin.

Les Anglais, pris sous le charme des airs qu'ils reconnaissaient et qui éveillaient en eux des souvenirs agréables, s'abandonnaient sans méfiance à la trève de l'aubade imprévue. A peine se réveillaient-ils parfois pour applaudir. Et le concert continuait.

Soudain, un Sikh, resté plus insensible à l'ensorcellement de la musique, poussa son officier du coude.

—Cette fois-ci, dit-il, il vaudrait mieux applaudir avec la mitrailleuse.

Le concert était une ruse destinée à détourner l'attention des sentinelles anglaises. Pendant que le ténor chantait, des réserves se glissaient dans les tranchées de première ligne, prêtes à bondir.

L'appel du Sikh fut entendu, le charme brisé net. Le claquement des mitrailleuses succéda aux battements des mains enthousiastes. Et, tandis que les réserves s'enfuyaient, des cris d'agonie et de souffrance s'élevaient, remplaçant les notes mélodieuses du ténor qui s'était tu, probablement plus occupé, à ce moment, à se terrer qu'à lancer des ut de poitrine.

LE CORYZA ET LA MONTRE

Vous ne me croirez pas, raconte un poilu à un rédacteur d'**Excelsior,** mais je vous assure pourtant que je n'invente rien.

Dans les premiers mois de la guerre, je suis fait prisonnier avec sept copains. Le soir, un officier allemand nous interroge. Les autres répondent. Moi, qui passe le dernier, je ne peux pas. J'ai une drôle d'infirmité, faut vous dire. Quand j'éternue, j'en ai pour une demi-heure. A la première question, voilà que ça commence. Pas moyen de placer un mot. A la fin, l'officier rigole, fait expédier mes pauvres copains et s'écrie: "Celui-là gardez-le, je le verrai demain." J'ai eu juste le temps de lui dire que je suis horloger. Il me fait remettre sa montre qui est détraquée. On m'enferme dans l'atelier d'un horloger du village, d'où tout le monde s'est enfui. Je travaille et répare la tocante. Un poste de gardiens m'a à l'oeil. Mais je fais durer la besogne. A minuit, je souffle ma lampe. Les Boches dorment. Je saute dans la cour par la fenêtre. Un petit bois. Je trotte. Dix pas encore, et je roule dans une sablière. On tire, on me rate, on me croit brisé au fond du trou. Je me relève. Enfin, je m'échappe, je ne sais pas comment. Je n'ai plus qu'un regret, c'est de n'avoir pas laissé un mot: "Si j'éternuais, aurais-je marqué, c'est que j'avais prisé de la poudre d'escampette."

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 29

Mais la chaleur et la poussière étaient insupportables, ce qui n'empêcha pas le docteur de courir la ville pour visiter quelques confrères. Quand il rentra le soir, ce fut pour recevoir ses amis, qui venaient lui rendre sa politesse. La chambre de ces dames fut de la sorte remplie d'hommes aimables, qui, dans la joie de revoir un camarade, n'épargnaient pas les gais propos.

Le docteur Jérémy ayant annoncé qu'on s'embarquerait le lendemain matin sur l'Hudson, le docteur Gryseworth de Philadelphia, un de ses anciens élèves, annonça qu'il aurait sans doute l'avantage de se rencontrer avec eux, et demanda à Gertrude la permission de lui présenter ses deux filles. Celle-ci, enchantée de sa soirée, continua longtemps à causer avec Emily. Aussi le lendemain ce fut miss Graham qui la réveilla.

—Il est six heures, Gerty, dit miss Emily, le bateau part à sept.

—Comme je dormais bien! dit Gertrude!

Gertrude insista pour que ses compagnons de voyage se missent à table sans elle. La société à cette heure était peu nombreuse. Parmi ceux qui étaient à table lorsque Gertrude y arriva, se trouvait un étranger qui ne la perdit pas un instant de vue.

C'était un homme, jeune encore, qui avait excité le mécontentement de mistress Jérémy par l'obstination avec laquelle il regardait de son côté.

—Mais, ma chère femme, dit le docteur, ce n'est point vous qu'on regarde ainsi, c'est Emily qui attire toute l'attention de l'étranger.

Quand Gertrude entra, elle s'aperçut qu'on la regardait aussi; mais bientôt l'étranger se leva et sortit. La taille de cet homme était au-dessus de la moyenne; il était mince, de formes élégantes; ses traits étaient amaigris, mais expressifs et réguliers. Sa chevelure était grise sur toute la tête, et presque entièrement blanche sur les tempes.

—Quel est ce singulier homme? demanda mistress Jérémy lorsqu'il fut parti.

—Ce bel homme, voulez-vous dire? reprit Gertrude.

—Quel âge lui donnez-vous? demanda le docteur Jérémy.

—Soixante ans, répondit mistress Jérémy.

—Trente ans, dit Gertrude.

—Docteur, dit Emily, c'est à vous à décider ce point.

—Ah! c'est bien difficile. Ma femme l'a fait un peu vieux; Gertrude l'a fait un peu jeune; ce ne doit pas être l'âge qui a grisonné ses cheveux.

Ici on vint avertir que le bateau attendait....

XXXIV.—Une nouvelle connaissance.

Ce ne fut pas sans peine que le docteur Jérémy parvint à s'installer sur le bateau à vapeur. Il n'était point fait au tumulte de ces énormes véhicules où chacun s'arrange comme il peut. Lorsqu'il pénétra dans le salon du steamboat, les sièges étaient pris. Mistress Jérémy aurait été contrainte de faire la traversée debout si M. Gryseworth, n'avait insisté pour qu'elle acceptât sa chaise. Emily était également restée debout faute d'un siège, mais un voyageur s'approcha d'elle et lui offrit celui qu'il occupait lui-même. C'était l'individu sur l'âge duquel on avait établi une discussion; Gertrude le remercia de son attention et allait entrer en conversations avec lui, quand M. Gryseworth lui présenta ses deux filles. Elles étaient charmantes. L'aînée, qui arrivait d'Europe avec son père, avait la réputation d'une personne aussi élégante que bien élevée. La plus jeune avait aussi l'air très distingué.

Le docteur Jérémy arriva avec le seul siège qu'il eût pu se procurer: toutes les dames étaient assises, et il put garder sa chaise. La connaissance entre Gertrude et les filles de M. Gryseworth se fit promptement; on était les meilleurs amies du monde longtemps avant d'arriver à West-Point.

Il y avait environ une heure que les jeunes filles étaient engagées dans une joyeuse conversation quand Netta Gryseworth dit à sa soeur Ellen:

—Si nous invitions M. Philips à se joindre à nous.

Gertrude vit qu'il était question de l'étranger à cheveux gris.

—Voyez-le, continua Netta, n'a-t-il pas l'air tout désorienté?

—J'espère que ce n'est pas nous qui avons effrayé votre ami? dit Gertrude.

—Oh! non, répondit Ellen; M. Philips est un homme singulier que je ne serais pas fâchée de vous présenter?

—Je crains bien qu'il ne vous plaise guère, dit Netta.

—Ah! Netta, c'est fort mal, reprit sa soeur, de chercher à nuire à mon ami. Mais, je vous en prie, miss, ne vous laissez pas influencer. M. Philips est excentrique; mais je crois qu'il a certaines idées en rapport avec les vôtres.

—Comment pouvez-vous dire cela, Ellen? Je ne trouve pas, moi.

—Mais, dit Gertrude à Netta, je croyais que vous étiez son ami.

—Ah! son amie, dit-elle, non, pas tout à fait. C'est par compassion ce que j'en fais. Il m'a paru si triste, que j'ai eu pitié de lui.

—Ah! Netta, Netta, dit Ellen, je ne serais pas étonnée si vous deveniez son admiratrice bien plus que moi. Nous sommes revenus d'Angleterre sur le même bâtiment; il a été souffrant pendant le voyage, et c'est en qualité de médecin que mon père a fait connaissance avec lui.

M. Philips ne fut pas présenté à Gertrude, mais M. Jérémy et M. Gryseworth étaient allés le rejoindre. A West-Point, Gertrude se sépara de ses nouveaux amis. Nos voyageurs n'y demeurèrent qu'une seule nuit, car le temps continuait à être très chaud, et le docteur qui voyait qu'Emily souffrait de cette température, désirait gagner Catskill-Mountain.

Le lendemain nos voyageurs, instruits par leur expérience, s'étaient installés dès premiers sur le pont. Un panorama délicieux les charmait. Grâce à sa nature enthousiaste et poétique, Gertrude en jouissait plus que personne: son attention n'était pas cependant tellement absorbée par l'aspect du paysage, pour qu'elle ne s'aperçût que miss Emily paraissait faible et fatiguée. Aussitôt elle proposa de quitter le pont et d'aller s'installer dans la cabine, où la malade serait plus commodément.

Emily refusait cet arrangement pour ne pas priver son amie du plaisir qu'elle prenait à la vue de la campagne; mais Gertrude insistait de son côté.

—Toute la beauté de ce paysage est maintenant perdue pour moi, dit-elle à Emily, et je ne regarde et ne vois plus rien que porte visage souffrant. Descendons, nous serons très-bien en bas. D'ailleurs vous avez besoin de repos, n'ayant presque pas dormi de la nuit.

Madame Jérémy appuya fort la proposition de Gertrude, ajoutant que pour son compte elle serait enchantée de se reposer dans la cabine, et qu'au surplus on pouvait y jouir de la vue en tenant les fenêtres ouvertes.

—Est-il bien vrai que ce soit votre goût? demanda Emily.

—Sans aucun doute, reprit madame Jérémy.

Cela fut dit avec un tel accent de vérité, qu'Emily, convaincue de la sincérité de mistress Jérémy consentit à descendre, mais à la condition que Gertrude continuerait à demeurer sur le pont et à jouir de la beauté du paysage.

Gertrude finit par accepter cet arrangement, mais elle s'obstina cependant à accompagner Emily dans sa cabine, et ce ne fut qu'après l'y avoir confortablement installée qu'elle consentit à remonter sur le pont. Au moment où elle mettait le pied sur la dernière marche, elle se vit saluer par un étranger, dans lequel, à son grand étonnement, elle reconnut M. Philips, qui ne s'était point embarqué avec eux à West-Point, et qui sans doute n'avait pris place sur le bateau qu'à Newbourg, station où le pyroscaphe avait fait escale pendant les quelques instants que Gertrude avait passés dans le salon.

L'étranger aborda Gertrude.

—Bonjour, Mademoiselle, lui dit-il, je suis heureux de voir que le hasard nous pousse encore aujourd'hui vers le même but. Vous serait-il agréable de consulter mon Guide du voyageur. Ce paysage, ajouta-t-il en lui présentant le livre, paraît vous plaire beaucoup.

—Je le trouve en effet magnifique, répondit Gertrude.

—Vous n'avez jamais rien vu de plus beau dans tout le cours de vôtre vie?

Ces mots furent prononcés avec un ton qui en faisait bien plus une affirmation qu'une question.

—Vous, au contraire, Monsieur, connaissez ces lieux depuis longtemps, je suppose?

—Et qui vous le fait croire? reprit en souriant M. Philips.

Gertrude, déconcertée moins encore par ce sourire que par le regard que son interlocuteur avait jeté sur elle, rougit et ne répondit pas.

N'obtenant pas de réponse, l'étranger reprit la parole.

—Vos raisons d'en juger ainsi sont probablement, dit-il, de la même nature que celles qui me portaient à croire que vous visitiez ce pays pour la première fois; cependant je dois vous dire que vous vous êtes trompée, je ne connaissais pas ce lieux, mais je suis trop âgé et j'ai trop voyagé pour m'enthousiasmer à chaque objet nouveau qui vient frapper mes yeux.

SUR LA LIGNE DE FEU

M. l'abbé Drouet, M^al des Logis a son cousin M. l'abbé Jolys

10 décembre 1914.

Bien cher Cousin,

Je commence à votre intention un petit journal que depuis longtemps je voulais rédiger, mais dam! les Boches ne nous ont pas toujours laissé toutes nos aises, et il a fallu attendre ce moment pour avoir un peu de repos. Enfin, je le commence: il ne sera pas bien long, mais je vais tâcher de vous y raconter un peu de ce que j'ai vu de la guerre.

Et d'abord, commençons par le commencement; ce fut la mobilisation qui, vous le savez comme moi, s'est effectuée d'une façon merveilleuse, ceci est certain. Le 7 août au soir, nous embarquions à Dinan avec notre matériel, nos chevaux et nos hommes au complet. Notre voyage jusqu'à Sedan fut un triomphe. Partout au passage on nous acclamait, on nous jetait des fleurs, et nous n'étions pas encore à Paris que nos canons disparaissaient sous la verdure.

A Sedan, nous restâmes huit jours, prêts à porter secours aux corps d'armée qui disputaient aux Allemands le passage de la Meuse. Nous connûmes là l'ivresse des premiers triomphes: Chaque jour des prisonniers Boches arrivaient à Sedan et des pièces de canon allemandes passaient à la gare sur les trucs des trains de marchandises.

Le 15 août au soir il nous fallut partir sous une pluie battante. Après avoir marché toute la nuit, nous passâmes dans la matinée Mézières, dans la soirée, Rocroi. Le lendemain soir, nous couchions en Belgique à Bruly-de-Pesch. Quelques jours après, nous étions à Hansinelle, et après quelques jours d'attente, nous entrions en contact, le 21 août, avec l'ennemi que la 19ème division de notre corps d'armée n'avait pu empêcher de franchir la Lambre. Ce fut une journée terrible que cette journée de Charleroi. Ma division se trouvait à gauche, au petit village de Leroux. Nous étions peut-être une vingtaine de mille hommes, et nous avions davant nous plusieurs corps d'armée allemands parmi lesquels se trouvait la garde prussienne.

Nos fantassins insouciants du danger, et ignorant totalement la façon de faire des Allemands, se lancèrent bravement sur l'ennemi qui se cachait sous bois. Ils était à 400 mètres, rien; à 200 mètres, rien; à 100 mètres! Alors, les mitrailleuses allemandes parlèrent et fauchèrent nos hommes comme la faux couche les épis. En vain les nôtres voulurent-ils s'élancer à la bayonnette, ils allèrent se heurter contre un réseau serré de fils de fer où ils s'empêtrèrent, ce qui permit aux Allemands de les achever. Et ce fut ainsi pendant toute la journée: régiment par régiment notre division se fit décimer: nos fantassins ne savaient pas encore faire la guerre, ils n'avaient que leur courage, ils ignoraient les ruses allemandes.

Mais voici le plus beau de l'histoire. Le soir, vers 3 heures, le général arrive. Il appelle mon colonel: "Colonel! sacrifiez-vous ou ma division est perdue!" Simplement le colonel se retourne vers le commandant: "Commandant, c'est à votre tour de marcher!" Et nous marchons! nous mettons en batterie en plein sur une crête, face à l'ennemi exposé au feu de ses canons, de ses mitrailleuses et des fusils de ses fantassins. Nous sommes immédiatement plongés dans une atmosphère de soufre, de fumée et de fer. Ce sont des nappes de balles qui nous passent sur la tête et nous chantent aux oreilles. Les canons allemands nous crachent à pleine gueule la mitraille, mais nous leur montrons ce que peuvent des Français quand on leur dit: "Faites-vous tuer, mais ne reculez pas!"

Nos braves petits 75 crachent leurs 20 coups explosifs à la minute. Nous sommes à 700 mètres des Boches et nous tirons en plein tas. Nous voyons leurs fantassins sortir du bois en masses sombres, mais les explosifs arrivent et toute leur ligne vacille et tombe anéantie. Tout ce qui n'est pas tué est asphyxié ou horriblement mutilé. Et pendant 3 heures cet affreux carnage continue. Nous tirons sans discontinuer, et sans cesse les Allemands remplacent les lignes fauchées par des lignes nouvelles qui disparaissent presque entièrement derrière les monceaux des cadavres de leurs camarades. Ce fut atroce. Pendant ce temps, nos fantassins protégés par nous se repliaient en rampant, puis une fois derrière nous, se reformaient et commençaient la retraite. Tant qu'il en est resté un nous sommes restés là. J'ai vu passer les 4 derniers d'entre eux. Sur ces 4, deux seulement ont passé, les deux autres ont reçu une balle dans la tête et sont tombés en face de moi, tout de leur longé comme des masses, les bras en avant.

Alors seulement nous avons accéléré le tir et en quelques minutes nous avons vidé nos coffres. Ce qui se passa alors est impossible à décrire. Mon groupe était à 3 batteries, la 4ème avait la gauche, la 6ème la droite et nous tenions le centre de la position. Le général, qui était resté avec nous sur le terrain, voyant ses fantassins en sûreté, nous ordonne de faire l'impossible pour nous sauver nous-mêmes. Ce mot nous étonne, nous sommes tous venus à cette place avec la conviction que nous n'en sortirions pas. Cependant, nous allons essayer d'en sortir. On demande les avant-trains.

Ici, il faut que je vous donne quelques explications. La pièce de campagne française se compose de deux voitures, la voiture caisson où se trouvent les munitions et la voiture canon. Chacune de ces deux voitures sont à deux trains, l'avant-train et l'arrière-train. Dans la mise en batterie, seuls les arrière-trains restent sur la position: les avant-trains vont se mettre à l'abri en arrière, de façon à éviter que les chevaux et les conducteurs ne soient atteints inutilement par les projectiles. Vous voyez donc pourquoi je vous dis: on demande les avant-trains.

Oui, mais le moyen de les amener et de les faire franchir les 300 mètres qui les séparent de nous sous une pareille pluie de projectiles! Cependant voici ceux de la 6ème et de la 4ème qui arrivent au galop. Des chevaux qui se cabrent, d'autres qui roulent à terre avec leurs cavaliers, quelques cris, de brefs commandements, le bruit sourd de l'acier qui heurte l'acier, le déclic des crochets qui passent dans les lunettes d'accrochage, et voilà les deux batteries d'ailes qui partent au grand galop.

Nous restons là tout seuls! Pas un obus a tirer tout est parti et nos avant-trains n'arrivent pas. Les fantassins allemands, profitant de notre silence se montrent en masses compactes et s'élancent au pas de charge pour nous prendre à la baïonnette. Minute inoubliable et que je n'oublierai jamais. Assister impuissant à la montée de l'ennemi qui tout-à-l'heure va vous clouer sur vos pièces alors que vous n'avez plus pour vous défendre contre les baïonnettes qu'un mauvais révolver à 6 coups. Déjà ils arrivent tirant toujours en marchant et comptant bien nous prendre quand tout-à-coup voilà nos avant-trains qui arrivent à toute allure.
En un clin d'oeil, les arrière-trains sont accrochés. Je saute sur mon cheval qui bondit sous les balles, et au milieu de la mitraille ennemie qui semble hurler de rage en voyant sa proie lui échapper, nous gagnons les maisons du village qui se trouve à 400 mètres. Hélas! Combien de camarades avons-nous laissés là sur ce terrain de Roux! Nos chevaux étaient criblés de balles, toutes nos voitures étaient rouges du sang des pauvres malheureux que les balles allemandes saisissaient dans leur vol et que les camarades, souvent blessés eux-mêmes, tenaient entre leurs bras sur les coffres pour ne pas les laisser aux mains des ennemis. Comment suis-je sorti indemne de cette fournaise? Je ne le comprends pas. La Ste Vierge m'a protégé, sans cela, jamais je n'en fus sorti. Notre pauvre général avait une balle dans le ventre, et mon capitaine était tombé à côté de moi avec une balle dans l'oeil. Le médecin venu pour relever les premiers blessées avait eu la cheville brisée. Ah! c'était un lugubre convoi que celui que nous formions. Il nous fallut partir au grand galop toujours jusqu'au moment où un autre groupe du régiment put s'arrêter et mettre en batterie pour nous prêter main-forte. Cette fois nous étions sauvés. Ah! il s'en fallu de peu: nous n'avions pas quitté notre crête depuis trois minutes que les mitrailleuses allemandes y étaient installés et nous criblaient de balles pendant que nous partions. C'est un vrai tour de force que nous ayons pu ce jour-là sauver nos pièces. Ce soir, en nous revoyant, le colonel pleurait: il avait cru ne jamais nous revoir. Le général, blessé et presque mourant ne cessa de répéter: "Ah! le 10ème! le brave 10ème! il sauve notre division!" J'ai vu bien des batailles depuis, mais jamais je n'ai rien vu de si terrible.

Je continue mon petit journal, au crayon cette fois, car on n'a pas de l'encre à discrétion dans les tranchées. Espérons que les Boches qui tous ces jours-ci ont été d'une humeur massacrante vont me laisser un peu en paix.

Donc, nous sommes sortis à grand'peine de Leroux. Le soir, nous avons couché dans un petit village à quelques kilomètres de là, car les Allemands harrassés ne nous avaient pas poursuivis. Le lendemain nouvelle battaille, mais cette fois nous étions en réserve. Ce n'est que vers le soir qu'on nous a appelés sur le champ de bataille pour dégager des Zouaves et des Turcos cernés par l'ennemi dans un bois. Malheureusement nos fantassins se lancèrent encore trop tôt à la baïonnette. Sous peine de les écraser il nous fallut cesser le feu et ils furent mitraillés par les Allemands. D'ailleurs, nous étions partout débordés, partout les Allemands arrivaient en masse, et le lendemain, sous prétexte de nous faire reposer, on nous expédia à 20 kilomètres en arrière pendant que le 3ème corps prenait notre place. En réalité, c'était la retraite qui commençait. Elle fut terrible! Il fallait marcher toute la journée et faire parfois des étapes de 50 kilomètres. La nuit la marche continuait, et c'est à peine si de temps en temps nous pouvions avoir quelques heures de repos. Nous étions accablés de fatigue, la chaleur nous écrasait. Toujours sur le qui vive, toujours en alerte, serrés de près d'ailleurs par l'ennemi. Nos pauvres chevaux étaient réduits à l'état de squelettes. Ils mangeant comme nous, quand ils le pouvaient, souffrant surtout du manque d'eau et avaient tous de profondes blessures faites par les balles ou par le harnachement qu'ils avaient jour et nuit sur le dos. De temps à autre, quand nous étions serrés de trop près, il fallait prendre position, se mettre en batterie et contenir l'ennemi jusqu'à ce que la colonne aît pu prendre de l'avance. Tout cela ne se faisait pas sans péril, mais nos braves petits 75 travaillent si bien, ils sont si maniables que nous nous en sommes toujours tirés à notre honneur. Notre plus grand ennemi était le sommeil: contre lui nos canons ne pouvaient rien. Que de fois on nous a promis comme récompense d'une longue marche une bonne journée de repos! Nous arrivons, soignions les chevaux, faisions de la soupe; et juste au moment de la manger: A cheval! A cheval! Il fallait partir: un coup de pied dans la marmite, voilà la soupe! Une nuit complète de marche voilà le repos! Ah! les mauvais jours! Il fallut traverser en fuyards cette Belgique qui nous avait acclamés quelques jours plus tôt. Nous fûmes bientôt à la frontière de France et chacun poussa un soupir de soulagement. N'avions-nous pas là des forts? Manbeuge, Hirson, etc. Hélas! Ces vieux forts n'étaient rien, n'avaient pas de canons et ne purent résister. Il fallut reculer encore.

Le 29 août au matin, sans avertissement préalable, on nous fait faire faire volte-face et attaquer l'ennemi. A quatre heures du matin, les fantassins de notre division se trouvent en face de grosses masses allemandes et nous appellent à leur secours. Nous qui sommes sur la gauche nous faisons 8 kilomètres au grand trot et nous arrivons sur la position. Mais il était dit que nos pauvres fantassins devaient toujours faire les mêmes gaffes: nous étions à peine en batterie que les voilà qui sonnent la charge. Que pouvaient-ils contre un ennemi supérieur en nombre et bien retranché. En vain nous tirons à toute vitesse, nos fantassins hachés par les mitrailleuses allemandes se replient en désordre et se sauvent à toutes jambes en nous laissant sur la position. Nous avons tiré tant que nous avons pu, puis il nous a fallu partir sous peine de nous faire prendre par les Allemands. Il était 7 heures du matin et la bataille était perdue. Heureusement le 3ème corps qui était derrière nous réussit à contenir l'ennemi et nous permit de nous reformer un peu en arrière. La bataille reprit et se maintint indécise jusqu'à midi. A ce moment arriva le 1er corps accompagné de nombreux régiments d'artillerie. Les Allemands qui se croyaient victorieux sont surpris par l'attaque de ces troupes fraîches et hésitent. A ce moment, le général lance en avant toute son artillerie. Nous avançons tous à la fois, et nous nous formons en ligne. Nous sommes là au moins 8 à 10 régiments et tous en même temps nous ouvrons le feu. Les batteries allemandes sont repérées avant d'avoir pu nous apercevoir. Les canons ennemis sautent avec leurs servants, et les caissons explosent avec un bruit terrible. Nous tirons à toute vitesse et tous nos coups se portent sur l'artillerie allemande, soit sur les fantassins ennemis qui se replient en masses serrées par les routes que nous battons. La nuit tombe, nous tirons toujours, et dans le noir que rougissent le feu des éclatements et les lueurs de l'incendie, tous ces hommes qui manoeuvrent les pièces ressemblent à des démons. Tout le monde est fou: enfin ils reculent! Tout en tirant les hommes rient, chantent, invectivent l'ennemi. Les fantassins se précipitent sur les traces des fuyards et les poursuivent pendant la nuit, sur un espace de plus de 10 kilomètres. Pour nous, nous couchons sur la position: le ciel est rouge de feu, la terre est rouge de sang, les canons fument encore, la bataille de Guise est gagnée.

Le lendemain nous recommençons la danse à Sains Bichaumont. Nous gagnons plusieurs villages l'ardeur et l'entrain renaissent, quand tout-à-coup arrive l'ordre de replier.

Tout le monde part absolument ahuri et ne comprenant rien, mais bientôt on nous explique: Nous avons, nous, arrêté les Allemands qui nous poursuivent, mais les Boches avancent partout ailleurs, et il nous faut suivre le mouvement de retraite du gros de notre armée sous peine d'être enveloppés.

Alors, la retraite recommence, en ordre cette fois, mais morne, triste, découragée. Les sacs semblent plus lourds, la route plus longue, le soleil plus accablant. Nous avions un instant espéré la victoire et notre espoir était déçu. Ah! ce fut triste! Dieu me garde de revivre jamais de tels jours.

Mais il faut encore que je m'arrête. Un autre jour, dès demain, si je le puis je continuerai.

Je suis bien toujours. Ma blessure ne me fait pas de mal elle est bien guérie et je ne la sens plus.

"UN CANADIEN ERRANT"

Lettres parisiennes et croquis canadiens

Sous ce titre, M. Ernest Bilodeau, rédacteur au **Devoir**, vient de réunir en un coquet volume les attachantes "lettres parisiennes" qu'il envoya naguère à l'**Action Sociale**. Il y a ajouté d'intéressantes chroniques, pleines de saveur locale bien canadienne; on dit même que "les vers se sont mis" dans cet ouvrage, que M. l'abbé Thellier de Poncheville, le renommé prédicateur français qui compte tant d'amis au Canada, a voulu faire précéder d'une délicate préface écrite sur le théâtre même du gigantesque conflit européen.

Parmi les vignettes hors texte que contient le recueil, on remarque une excellente photographie, encore inédite au Canada, d'un superbe vitrail offert, en 1891, par feu Honoré Mercier, premier ministre de la Province de Québec, à l'église de Tourouvre, en France.

L'imprimerie de l'**Action Sociale** a donné la plus jolie toilette typographique à l'oeuvre de M. Bilodeau, dont l'apparition compte déjà comme l'un des événements littéraires de l'année.

En vente à 50 sous dans toutes les librairies, à l'**Action Sociale** et au **Devoir**. On est prié d'ajouter 5 sous pour le port.

M. Philips changea subitement la conversation, et aborda des sujets moins personnels et d'un intérêt plus général. Il était instruit, avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et partant beaucoup retenu. Il racontait avec grâce. Aussi Gertrude ne tarda-t-elle pas à s'abandonner tout entière au charme de ses récits non moins variés qu'intéressants, et se laissa tellement absorber par la conversation, qu'elle ne s'aperçut qu'au bout de quelques instants de la présence du docteur Jérémy, qui était venu les rejoindre.

Cet incident mit fin à l'entretien, car bientôt M. Philips prit congé du docteur et de Gertrude. En s'éloignant il tendit la main à celle-ci d'un air à la fois si plein de franchise et de bonté, qu'elle ne crut pas devoir lui refuser la sienne. M. Philips lui dit en la pressant doucement qu'il espérait que dorénavant on n'aurait plus peur de lui. Gertrude le lui promit, et on se sépara en souriant.

On ne retrouva que le soir à l'heure du débarquement, deux diligences attendaient sur le quai les voyageurs pour la montagne. Gertrude et Emily, qui avaient mis pied à terre avant le docteur et sa femme, trouvèrent les meilleures places retenues pour elles par les soins obligeants de leur compagnon de voyage. Elles s'y installèrent; et bientôt la diligence ayant reçu son contingent d'habitants, on prit de compagnie la route de la montagne.

XXXV.—Sur la montagne.

Les commencements de ce trajet furent pénibles et nos voyageurs se trouvèrent désagréablement affectés par la différence de température. Ce n'était plus, comme sur les bords de la rivière, où la brise venait à chaque instant tempérer l'ardeur du soleil, et plus on avançait dans l'intérieur des terres, et plus la chaleur se faisait sentir et devenait insupportable. Aussi pendant les premiers milles Gertrude eut-elle assez à faire de se garantir avec Emily des rayons embrasés qui pénétraient dans l'intérieur des terres, et plus la chaleur se faisait sentir et devenait insupportable. Aussi pendant les premiers milles Gertrude eut-elle assez à faire de se garantir avec Emily des rayons embrasés qui pénétraient dans l'intérieur de la voiture, et ce ne fut pas sans un grand plaisir qu'elle se vit enfin sur la grande et belle route ombragée d'arbres touffus qui conduit directement à la montagne.

L'atmosphère était d'une pureté remarquable, et au fur et à mesure qu'on montait, le paysage prenait un aspect plus enchanteur. Aussi Gertrude accepta-t-elle avec joie la proposition que lui fit le docteur Jérémy de descendre et de suivre à pied la voiture, qui gravissait en ce moment une côte assez rude de près de deux milles de long.

Gertrude était bonne marcheuse, le docteur était alerte; bientôt la voiture, qu'on suivait d'abord, fut dépassée, puis laissée bien loin en arrière. Les deux promeneurs venaient de tourner un angle de la route, et s'étaient arrêtés pour contempler le panorama qui se déroulait à leurs pieds, quand ils furent distraits tout à coup par une voix qui disait auprès d'eux:

—N'est-ce pas là un admirable paysage!

Ils regardèrent du côté d'où partait cette voix et reconnurent dans leur brusque interlocuteur M. Philips, qui s'était tranquillement assis au sommet d'un rocher couvert de mousse sur la base duquel Gertrude s'appuyait en ce moment même. La pose de l'étranger était pleine d'abandon et de grâce. Il avait quitté son grand chapeau de paille; ses cheveux blancs, mais soyeux et bouclés, rejetés en arrière par le souffle de la brise, laissaient à découvert les lignes de son front noble et grave. Il venait de se lever, et un instant après il fut à côté du docteur Jérémy et de sa compagne.

—Vous avez pris les devants, Monsieur? lui dit le docteur.

—Oui, répondit l'étranger, je suis venu à pied du village par un chemin détourné. C'est pour moi une habitude de marcher, et je n'y déroge guère, à moins que je ne sois pressé et que la voiture puisse me faire gagner du temps.

On se remit en route de compagnie, M. Philips et le docteur Jérémy se lancèrent dans une conversation fort animée; et Gertrude, qui se bornait au rôle d'auditeur, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle n'était pas la seule personne que l'étranger eût le pouvoir de charmer. Le bon docteur, en effet, paraissait prendre le plus grand plaisir dans sa société; la conversation devenait de plus en plus animée, et Gertrude souriait tout bas des marques de satisfaction que son vieil ami ne pouvait s'empêcher de donner.

Différents sujets furent abordés par les deux interlocuteurs, et l'étranger fit sur chacun d'eux preuve des connaissances les plus variées et les plus profondes. Il avait vu tous les pays et en parlait comme un Tavernier; Cook n'était pas plus fort que lui en marine. Le commerce eut son tour; il le savait comme un négocient de Londres ou de New-York; et quand on vint à causer du monde et de ses modes futiles et légères, il en parla encore avec une expérience à rendre jaloux un habitué du boulevard des Italiens.

Bien que le rôle de Gertrude eut été muet jusqu'alors, la jeune fille n'en était pas moins l'objet de l'attention de M. Philips; il ne tarda pas à le lui prouver, car, la route étant devenue un peu plus difficile, il lui offrit son bras en lui exprimant la crainte qu'elle ne se fatiguât. Gertrude le remercia et le tranquillisa sur ses craintes; le docteur assura de son côté à l'étranger que la jeune fille était une intrépide marcheuse, et cet incident n'eut pas d'autre suite. Les deux hommes reprirent leur conversation un instant interrompue, tandis que Getrude continuait à marcher en silence auprès d'eux.

Si M. Philips savait inspirer à son gré le respect et même la crainte, il était aussi habile à faire naître chez ceux avec lesquels il était en rapport la sympathie et la confiance. Déjà Gertrude ne le regardait plus comme un étranger; il n'était plus à ses yeux qu'un mystère dont elle désirait vivement avoir l'explication. Elle comprenait intimement que tant de voyages et de connaissances ne pouvaient être que le résultat d'une existence à la fois active et agitée; mais ce qui l'intéressait surtout, c'était cette mélancolie profonde qui se lisait sur les traits et dans la contenance du noble étranger: elle se fût trouvée heureuse de connaître ses chagrins, moins par vaine et indiscrète curiosité que par le désir d'essayer d'en alléger le poids et de faire naître, s'il était possible, le sourire de la gaieté sur ce front où la douleur avait depuis longtemps creusé son sillon.

Le docteur, qui à certains égards partageait la curiosité de Gertrude, hasarda quelques questions relatives aux habitudes et à l'existence de son nouvel ami; mais ses tentatives n'eurent aucun résultat; les questions de cette nature furent éludées pour la plupart; et si M. Philips eut l'air d'y répondre quelquefois, ce fut bien plutôt pour dérouter que pour satisfaire la curiosité de son interrogateur.

On marcha de la sorte si longtemps, que le docteur se sentit fatigué, et qu'on se décida à s'asseoir sur le revers du fossé qui bordait la route, afin d'attendre la voiture.

Après quelques minutes de silence, le docteur reprit la parole en s'adressant à Gertrude.

—Nous n'irons pas à l'église demain, dit-il.

—Comment! nous n'irons pas à l'église, reprit Gertrude, et pourquoi cela?

—Parce que, dit à son tour M. Philips, il n'y a pas de dimanche ici, Mademoiselle, il n'arrive pas jusqu'à ces hauteurs.

Ces paroles furent prononcées avec un ton léger qui blessa Gertrude. Aussi prit-elle un air sérieux, mais cependant plein de douceur, pour répondre à M. Philips que si dans les régions inférieures chaque semaine avait son dimanche, il lui semblait que plus on s'élevait et plus on se rapprochait du lieu où ce n'était plus un jour, mais l'éternité qui était consacrée aux louanges du Seigneur.

M. Philips se mordit les lèvres et se tourna d'un autre côté sans ajouter un seul mot. Gertrude craignit de l'avoir blessé, mais bientôt elle fut rassurée sur ce point, car la voiture ayant rejoint les voyageurs, l'étranger s'empressa d'y installer la jeune fille avec tous les égards possibles, en lui montrant un visage qui paraissait avoir conservé toute sa sérénité habituelle.

Une heure après on était à Mountain-House, où, à la grande joie des voyageurs, on mit à leur disposition les meilleures chambres de l'hôtel. Quant à Gertrude, installée dès l'abord dans u njoli appartement qu'elle partageait avec Emily, tandis que la plupart de ses compagnons de voyage avaient à peine trouvé à se loger, elle s'étonnait en elle-même de la facilité avec laquelle le docteur Jérémy avait trouvé moyen de les établir si convenablement; nous avons déjà dit en effet que ce n'était pas dans ses habitudes.

Le voyage avait un peu fatigué miss Emily, qui désira dîner dans sa chambre. Les deux jeunes filles se couchèrent de bonne heure. Le docteur, en les quittant, avertit Gertrude qu'elle n'oubliât pas de se tenir prête le lendemain matin pour pouvoir jouir du lever du soleil. Malgré cet avertissement, Gertrude ne s'éveilla pas assez tôt. Le docteur lui-même était en retard. Ils avaient, comme on dit, compté sans leur hôte, et le soleil les avait depuis longtemps devancés. En ouvrant sa fenêtre, Gertrude vit sa chambre inondée des flots d'une lumière brillante, elle se précipita au balcon, elle avait devant elle le plus magnifique spectacle qui eût jamais frappé ses yeux.

De la plate-forme sur laquelle la maison était posée, la vue s'étendait à une grande distance, mais sans rien saisir autre chose qu'un vide immense où des nuages floconneux roulaient semblables à des vagues légères, et dérobaient l'aspect de la terre. C'était comme un vaste tapis de neige suspendu entre le ciel et la terre.

Tout entière à la contemplation de ce magnifique tableau, Gertrude n'avait pas vu s'approcher le docteur et madame Jérémy. Quand elle leva les yeux ils étaient à ses côtés; le docteur, comme toujours, vif et empressé, madame Jérémy, au contraire, nonchalante, avec les yeux à demi fermés et l'air maussade d'une personne qu'on vient d'arracher presque malgré elle à un profond sommeil.

(A suivre)

LES ITALIENS PENETRENT SUR SOL AUTRICHIEN

Premiers succès

Rome, 25 mai. — Le ministère de la guerre a publié aujourd'hui le communiqué officiel suivant:

"Sur le front en Carniole, l'artillerie autrichienne a, sans résultat, ouvert le feu sur nos positions. Pendant la journée du 24 mai, notre artillerie a bombardé les positions occupées par l'ennemi.

"Sur le front en Frioul, nos troupes ont avancé partout et n'ont rencontré qu'une faible résistance. Nous avons occupé Caporetto, les hauteurs situées entre l'Idria et l'Isonzo, Cormons, Cervignano et Terzo. L'ennemi, en se retirant, a détruit les ponts et brûlé les maisons.

"Nos contre-torpilleurs ont canonné des détachements ennemis dans le port de Buso et y ont débarqué des troupes. Nous avons capturé 70 Autrichiens qui ont été amenés à Venise. Nos pertes furent d'un homme tué et de quelques blessés."

D'autre part, le ministère de la marine a publié le bulletin officiel suivant:

"Un vapeur arrivant à Barletta rapporte qu'alors qu'il passait près du promontoire de Cargano, la nuit dernière vers minuit, il aperçut un navire de guerre autrichien donnant fortement de la bande. Il était accompagné de quatre torpilleurs. Il s'agit probablement du navire qui a été chassé par nos canons après avoir lancé quelques obus sur Barletta."

Hier soir, l'état-major général avait publié le bulletin officiel suivant:

"Un contre-torpilleur italien est entré dans le port autrichien de Buso, près de la frontière italienne, et y a détruit les quais de débarquement, la gare, les casernes et les canots-automobiles qui se trouvaient dans le port. Le contre-torpilleur n'a pas subi de dégâts et aucun des membres de son équipage n'a été blessé. Deux Autrichiens ont été tués et nous avons fait 47 prisonniers, dont un officier, qui ont été amenés à Venise.

"D'après les renseignements supplémentaires qui nous sont parvenus, les deux aéroplanes ennemis qui ont survolé Venise ce matin ont lancé onze bombes, mais n'ont pas causé de dégâts sérieux. Ils ont été mis en fuite par les canons de la défense de la ville. Les dégâts causés à la voie ferrée par les canons des navires de guerre et par les aéroplanes ennemis dans la matinée, étaient peu importants et sont déjà réparés.

"Dans le port d'Ancona, les obus autrichiens ont coulé un vapeur allemand qui s'y trouvait."

• • •

Départ du prince von Bülow.

Le prince von Bülow, ambassadeur d'Allemagne, accompagné de la princesse von Bülow, du ministre d'Allemagne au Vatican et du personnel de l'ambassade et de la légation, est parti pour Berlin hier soir à 9 h. 30. Il fut suivi, un quart d'heure après, par les ministres de Bavière au Quirinal et au Vatican. Tous arrivèrent à Chiasso, en Suisse, ce matin à 9 heures et demie.

• • •

Neutralité des Etats-Unis.

Washington, 25 mai. — Le département d'Etat a publié aujourd'hui une note du président Wilson proclamant la neutralité des Etats-Unis dans la guerre entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie.

Cette proclamation est rédigée dans le style conventionnel habituel et diffère peu de celles qui l'ont précédée.

Berne, 25 mai. — Le gouvernement Suisse a annoncé officiellement qu'il prendra soin, à Rome, des intérêts allemands et bavarois et que les intérêts autrichiens y seront confiés à l'Espagne.

• • •

Les déclarations de M. Sazonoff.

Pétrograd, 25 mai. — "L'entrée de l'Italie dans le conflit européen réduira de beaucoup la durée de la guerre", dit aujourd'hui M. Sazonoff, ministre des affaires étrangères, au cours d'une interview qu'il a accordée au correspondant de l'agence Reuter; "elle aura une influence énorme sur l'attitude des contrées neutres et elle aidera au rapprochement des Etats dont les intérêts semblent à présent être en opposition."

Parlant ensuite de la Bulgarie, M. Sazonoff dit qu'il croyait qu'aucune circonstance ne la déciderait à prendre les armes contre la Russie. Il déclara que les relations italo-serbes étaient parfaitement amicales, et que la tâche de la Russie, en ce qui concerne la Serbie, ne serait pas terminée tant que la Serbie ne serait pas en possession d'une sortie libre sur l'Adriatique.

"Je déclare, a ajouté M. Sazonoff, que la Serbie aura des ports libres qui lui appartiendront en propre."

Parlant ensuite des bruits de paix séparée qui ont couru, M. Sazonoff dit que l'Autriche n'avait pas été seule à faire des tentatives dans ce but, mais que toutes avaient échoué et qu'il était "absolument impossible" qu'il en fut autrement.

• • •

L'attitude de la Turquie.

Constantinople, 25 mai. — La déclaration de guerre que l'Italie a faite à l'Autriche-Hongrie n'a causé aucune surprise à Constantinople où l'on s'y attendait. Le monde officiel et le public ne laissent voir aucune surexcitation, et, jusqu'ici, les relations entre la Turquie et l'Italie restent normales. Les membres du corps diplomatique ne se montrent pas disposés à discuter la question de savoir si l'acte de l'Italie mettra la Turquie en cause.

La presse turque a traité cette affaire avec beaucoup de calme, alors que dans les cercles gouvernementaux la situation est envisagée avec sang-froid, mais avec la détermination de faire face à l'avenir au mieux des intérêts de la Turquie.

• • •

La version autrichienne.

Vienne, 25 mai. — Le ministère de la guerre a publié les nouveaux détails suivants sur les opérations navales qui ont eu lieu lundi matin sur la côte italienne:

"Le contre-torpilleur autrichien "Scharfschutze" a pénétré dans le chenal de Porto-Corsini jusqu'à bonne portée des tranchées défendues par les troupes italiennes.

"Des batteries masquées italiennes, ouvrirent soudain le feu contre le croiseur auxiliaire "Novara" et un torpilleur qui étaient restés à l'entrée du chenal, et tuèrent plusieurs de leurs propres soldats qui avaient été pris par surprise.

"Un obus italien frappa notre torpilleur qui se mit à faire eau. Dans le but d'aider le contre-torpilleur et le torpilleur à sortir de leur situation devenue précaire, le "Novara" commença à tirer en prenant de flanc les tranchées ennemies et démolit les casernes. Mais il fut lui-même touché par plusieurs obus. Un lieutenant et quatre hommes furent tués et plusieurs matelots furent blessés.

"Le "Scharschutze" sortit indemne du combat. Le torpilleur a été convoyé à Pola.

"A Rimini, le croisseur "Sankt-George" a bombardé la gare et le port. A Senigallia, le cuirassé "Zrinyi" a démoli le pont de chemin de fer, le réservoir à eau, les quais du port, la gare et un train qui s'y trouvait.

"A Ancône, le plus grande partie de la flote a bombardé les vieilles fortifications, les camps de cavalerie et d'artillerie, la gare et les réservoirs à pétrole, allumant des incendies qui firent d'énormes dégâts et détruisant trois vapeurs. Les Italiens ne répondirent qu'à l'aide de batteries légères et de mitrailleuses.

"A Modène, les artilleurs du fort Alfredo Saoli ont été chassés de leurs pièces par nos aviateurs qui les attaquèrent avec leurs mitrailleuses. Nos aviateurs lancèrent alors des bombes sur un hangar à dirigeables et sur divers ouvrages militaires."

LA GUERRE AUSTRO-ITALIENNE.

Les troupes italiennes occupent plusieurs villes du Trentin et de la Carniole

Paris, 27 mai. — Le gouvernement italien a déclaré le blocus de tous les ports de la côte austro-hongroise, pensant que plusieurs ports de la côte d'Albanie sont utilisés comme bases secrètes d'approvisionnements.

Le blocus est déclaré contre "la portion de la côte austro-hongroise comprise entre la frontière italienne au nord et les limites du Monténégro au sud, y compris toutes des îles, ports, mouillages et baies, et également la côte de l'Albanie, des limites du Monténégro au nord à et y compris le cap de Kiephali, au sud".

"Les navires appartenant aux puissances amies et neutres recevront un délai suffisant pour quitter la zone; ce temps sera déterminé par le commandant en chef des forces navales.

"Des mesures seront prises, conformément aux règles du droit international et aux traités existants, contre tous les navires cherchant à traverser ou qui réussiront à traverser la ligne passant du cap d'Otrante au cap Kiephali."

Une dépêche de Rome à l'agence Havas dit que le roi Victor-Emmanuel a pris le commandement suprême des troupes militaires et navales et qu'il est parti ce soir incognito pour se rendre au quartier général italien.

La dépêche ajoute que le duc d'Avarna, ancien ambassadeur d'Italie en Autriche-Hongrie, est arrivé cet après-midi, à trois heures, à Rome, et a été acclamé par la foule qui se trouvait à la gare.

• • •

Rome, 27 mai. — Le ministère de la guerre a publié le communiqué officiel suivant:

"Le 24 mai, nos troupes ont assumé partout l'offensive, occupant les défilés de Forcella, de Montezzo, d'Onale et de Ponte-Caffaro, dans le val de Guidicaria, la territoire nord de Ferraro et de Monte-Baldo.

"Elles ont occupé également Monte-Reorno et Monte-Foppa, sur les pentes septentrionnales de Lessini, Monte-Pasubia et Monte-Baffelan, à l'extrémité des vallées de l'Agno et du Leogang, et les défilés de Val-Brenta. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

"Dans la région de Cadore, nous avons occupé tous le sdéfilés de la frontière.

"Sur la frontière de Carnie, au cours de la nuit du 24 mai, nous avons pris, par uns attaque à la baïonnette, le défilé du val d'Inferno et l'extrémité du val Dagno.

"Sur la frontière du Frioul, le 25, dans le centre de la région de l'Isonzo, nous avons continué victorieusement nos opérations d'offensive près de Caporetto. Nous avons installé des troupes sur les hauteurs conquises entre l'Idria et l'Isonzo. L'artillerie moyenne autrichienne, placée à Santa-Maria et Santa-Lucia, au sud-ouest de Tolmein, a ouvert le feu sur les hauteurs entre l'Idria et l'Isonzo, mais sans résultat.

"Sur l'Isonzo inférieur, nous avons continué aussi notre offensive pour atteindre la rivière. L'ennemi a battu en retraite partout et, en se retirant, a détruit les ponts et coupé les communications.

"Nos aviateurs ont bombardé l'usine d'énergie électrique et la gare de Monfarcone."

• • •

Venise, 27 mai. — Les autorités militaires ont donné des ordres pour que toutes les lumières, à Venise, soient éteintes pendant la nuit.

C'est une mesure de protection contre les attaques des aéroplanes.

SE MOQUENT-ILS DU MONDE?

Un communiqué unique dans les annales de la guerre

Constantinople, 28. — Le communiqué officiel puiblié aujourd'hui par le ministère de la guerre dit que l'infanterie et l'artillerie des Turcs et des alliés continuent à s'attaquer à l'entrée des Dardanelles.

"A Dri Burnu et à Seddul Bahr, les deux adversaires se livrent à une fusillade et à une canonnade peu intenses.

"Sur la côte de Gaba Tepeh, un remorqueur ennemi, qui essayait de remorquer dans le détroit quatre croiseurs cuirassés, n'a pu approcher du rivage. Nos soldats s'avancèrent fort loin dans l'eau et, sous le feu de l'ennemi, firent des prisonniers.

"Les croiseurs ennemis, qui, hier, ont tenté vainement de débarquer des troupes à Budrum, ont envoyé aujourd'hui 1,600 obus sur la ville, endommageant quelques maisons et détruisant une église et une mosquée.

"Jeudi soir, nos patrouilles ont fait prisonniers six soldats qui avaient été débarqués et ont capturé leur fanion et sept fusils.

"Les croiseurs ennemis ont quitté aujourd'hui les environs de Budrun.

"Pendant la nuit du 24 mai, nos troupes ont attaqué le camp de l'ennemi près de Goritza et ont capturé six voiliers qui avaient à bord des provisions."

UN DISCOURS DU PERE DES "CHIFFONS DE PAPIER"

Il est révolté de la mauvaise foi de l'Italie

Berlin, 28.—M. von Bethmann-Hollweg, chancelier impérial allemand, dans un discours prononcé au reichshag, a parlé de l'entrée de l'Italie dans la guerre.

"L'Italie, dit le chancelier, a maintenant inscrit dans le livre de l'histoire du monde, en lettres de sang, qui jamais ne s'effaceront, la violation de sa promesse. Personne n'a menacé l'Italie — ni l'Autriche-Hongrie, ni l'Allemagne. Que la Triple Entente se soit contentée de flatteries, l'histoire le montrera plus tard.

"Sans verser une goutte de sang et sans que la moindre vie italienne soit en danger, l'Italie pouvait obtenir la longue liste de concessions que j'ai lue récemment à la chambre, tout le territoire dans le Tyrol et sur l'Isonzo où l'on parle italien, satisfaction de ses aspirations nationales à Trieste, faculté d'agir à sa guise en Albanie et le port important d'Avlona.

"Nous avons prévenu le gouvernement italien qu'une attaque entreprise sur les troupes austro-hongroises, atteindrait également les Allemands. Le manifeste italien au sujet de la guerre, qui dissimule une conscience inquiète des phrases voilées, ne nous donne aucune explication du refus de ces offres. Les Italiens ont été trop timides, peut-être, pour dire ouvertement ce qui a été partout répandu comme prétexte que l'offre autrichienne est arrivée trop tard et qu'on n'a pu y accorder confiance.

"Les hommes d'Etat italiens n'ont aucun droit de considérer la loyauté des autres nations, d'après leur propre fidélité à un traité.

"L'Allemagne, par sa parole, garantissait que les concessions seraient exécutées. Il n'y avait aucun besoin d'avoir de la défiance."

LA NEUTRALITE DE LA SUISSE

L'Autriche, l'Italie et l'Allemagne la respecteront

Berne, 25 mai. — On a annoncé officiellement aujourd'hui que les gouvernements allemand, italien et autrichien avaient donné l'assurance formelle qu'ils respecteraient la neutralité de la Suisse.

De nombreux corps de troupes suisses cependant ont reçu l'ordre de surveiller les frontières.

LE PERISCOPE CHEZ SOI.

Le papa, qui est officier et qui, blessé, guéri, repart demain au feu, après une courte convalescence, fait, chez lui, son petit bagage. La maman rassemble les derniers objets.

—Et mon périscope, que j'allais oublier!

On cherche le périscope. Pas de périscope. Où peut bien être le périscope? Enfin on entre dans la chambre de Fred, le fils de sept ans, qui rêve — déjà! — de Saint-Cyr et...

Au pied de la fenêtre, dont l'ouverture est très haut au-dessus du plancher, il est posté en observation, et, regardant sans être vu, observe quelque chose qui semble fortement l'intéresser dans la cour.

—Mais, petit, on le cherche partout! Donne-moi donc ce périscope. Que peux-tu bien faire avec cela?

L'enfant ne bouge pas. Il dit seulement, confidentiel:

— Chut! pas de bruit. Je suis en train de regarder le monsieur qui se dispute avec sa femme dans l'appartement d'en face...

IL VEUT UN PRETRE

Un sous-officier des environs d'Aurillac écrit à sa famille, le 25 janvier:

Ne vous inquiétez pas à mon sujet. Le Christ, que j'implore fréquemment, la Sainte Vierge dont j'égrène chaque jour le chapelet m'aident à supporter les souffrances présentes et me les rendent même relativement douces et faciles. Je sens vraiment que les épreuves actuelles nous font du bien, qu'elles nous rendront meilleurs. Eh bien, soit! puisque c'est la volonté de Dieu, puisque nous grandissons à ses yeux, que nous avançons dans la voie du bien, que nous apercevons plus distinctement le devoir...

Et il ajoute:

J'offre toutes mes souffrances pour que Dieu nous fasse l'honneur et la joie tant désirés de lui donner un prêtre; c'est ma prière, c'est ma supplication de chaque jour, et je voudrais que ce prêtre, qui serait notre fils, ait l'âme d'un saint.

COMMENT LE SOLDAT LERICHE GAGNA SA MEDAILLE MILITAIRE

Le soldat Jean Leriche est un de ces "diables bleus" dont la vaillance et la bravoure ont arraché aux Boches eux-mêmes un hommage d'admiration.

Depuis le début de la guerre, il s'est distingué par maintes prouesses. Toujours en avant, insouciant du danger, il a constamment donné l'exemple du plus tranquille héroïsme, et a été cité deux fois à l'ordre du jour de son régiment.

Quelques jours avant l'affaire du Vieil-Armand, Leriche, emporté par son élan, au cours d'une reconnaissance offensive, avait été blessé à la tête et ramené dans nos lignes par son lieutenant.

—Merci, mon lieutenant, lui dit Leriche, je vous revaudrai ça!

L'occasion ne devait pas tarder à se présenter. Remis de sa blessure, Leriche reprit son paste.

Le premier combat où il fut engagé fut extrêmement violent et acharné.—Les Allemands opposaient une résistance farouche et défendaient le terrain pied à pied. Comme toujours, Leriche était le premier à l'assaut et se battait comme un lion. Soudain, il entendit un cri: "A moi!" C'était son lieutenant qui aux prises avec une dizaine d'ennemis, allait succomber sous le nombre.

D'un bond, Leriche fut dans la mêlée. Il mit trois Allemands hors de combat en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, et mit en fuite les autres. Malheureusement, sa courageuse intervention n'avait pas empêché le lieutenant d'être atteint d'une grave blessure à la poitrine.

Leriche se pencha sur l'officier et lui dit doucement:

—Mon lieutenant, j'ai encore de la besogne à faire, je vous laisse là; mais comptez sur moi, je reviendrai vous chercher!

Il plaça ensuite le corps derrière un buisson, de façon à ce ce qu'il fût abrité des balles, puis, tranquillement, rejoignit ses camarades.

Quelques minutes plus tard, le vaillant petit chasseur tombait à son tour, frappé d'une balle à l'épaule. Dans un suprême effort, il se redressa et dit à ses camarades:

—Ce n'est rien! Allez! En avant!

Et, maîtrisant sa douleur ,il fit encore quelques pas. Il n'alla pas loin. Vaincu par la souffrance, il s'abattit de nouveau.

Lorsque, deux heures plus tard, Leriche revint à lui, sa première pensée fut pour son lieutenant. "L'a-t-on sauvé?" se demanda-t-il. Et, oubliant ses propres blessures, il résolut de s'en rendre compte par lui-même.

Se traînant sur le sol, obligé de se reposer fréquemment, il arriva néanmoins jusqu'au buisson. Le lieutenant y était toujours, désespérant de recevoir quelque secours, résigné à mourir.

—Mon lieutenant, c'est moi, murmura Leriche. Suis blessé moi aussi, mais je viens vous chercher quand même.

Emu, l'officier serra la main de Leriche. Puis il ajouta:

Mais, mon pauvre ami, tu n'es pas en état de me porter!

—J'essayerai, mon lieutenant! Et, soulevant l'officier, il l'aida à se mettre debout, puis, le soutenant sous les bras, il le fit avancer. Dire ce qu'il fallut de courage et de résistance aux deux hommes est inutile. Les forces du lieutenant s'épuisaient rapidement. Leriche sentait diminuer les siennes. Mais il ne lâcha pas prise.

—Courage, mon lieutenant! ne cessait-il de répéter. Nous approchons.

Enfin, ils arrivèrent en vue de nos lignes et eurent la chance d'être aperçus. Quelques instants plus tard, tous deux reposaient côte à côte dans une ambulance voisine, et, comme le lieutenant exprimait à Leriche sa reconnaissance pour son dévouement, le petit chasseur lui répondit:

—Je n'ai rien fait d'extraordinaire, mon lieutenant: j'ai tenu ma promesse!

Aujourd'hui, le lieutenant est en bonne voie de guérison, et Leriche, en convalescence dans un hôpital parisien, arbore fièrement la médaille militaire. Il l'a bien méritée!

Paul Chautard.

AVIS AU PUBLIC

"Aide aux Canadiens-français d'Ontario"

On nous a signalé, et nous avons du reste constaté nous-mêmes qu'il s'est organisé en certains endroits des soirées et des fêtes de diverses natures sous couleur de venir en aide à nos compatriotes de la province d'Ontario, soirées et fêtes dont les recettes n'ont été transmises ni à l'Association d'Education de l'Ontario, ni à notre Comité.

Comme toutes les autres oeuvres, la souscription nationale en faveur de nos compatriotes persécutés devait avoir ses parasites et ses exploiteurs. Nous mettons le public en garde contre eux et nous tenons à déclarer que notre responsabilité n'est engagée que dans les initiatives officiellement approuvées par nous.

LE COMITE CENTRAL
de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française

LA LUTTE EST SANGUINAIRE AUX DARDANELLES

Le Cuirassé Anglais "Majestic" coulé par un sous-marin

Londres, 27 mai. — L'amirauté annonce dans la note suivante que le "Majestic", cuirassé anglais construit en 1895, jaugeant 14,900 tonneaux et ayant 757 hommes d'équipage, a été torpillé et coulé:

"Un sous-marin ennemi a torpillé et coulé le "Majestic", capitaine Talbot, ce matin, pendant qu'il soutenait l'armée de la péninsule de Gallipoli.

"Presque tous les officiers et l'équipage ont étét sauvés."

• • •

Londres, 27 mai. — Les opérations militaires sur la péninsule de Gallipoli du 6 au 19 mai sont publiées dans la note officielle suivante:

"Les opérations commencèrent le 6 mai. Après l'arrivée de troupes fraîches comprenant une portion de la division de territoriale, une avance générale des troupes aliées eut lieu. Un bombardement très violent a été maintenu par la flotte aliée.

"Pendant la nuit du 5 au 6 mai, une partie du corps d'armée d'Australie et de la Nouvelle-Zélande avait été transféré de Kaleh-Tepe pour prendre part à l'attaque. Toute la journée un combat vigoureux eut lieu et, à la tombée de la nuit, toute la ligne alliée avait avancé de mille à quinze cents mètres. Mais la gauche était arrêtée par une redoute turque très forte, armée de mitrailleuses.

"Au crépuscule, les troupes françaises s'emparèrent d'un point stratégique important qui fut fortifié au cours de la nuit de manière à servir de pivot à de nouvelles opérations.

"Le 17 mai, l'attaque continua; les troupes françaises améliorant encore leur position, tandis que sur la gauche, la vingt-neuvième division réussissait juste avant le coucher du soleil à repousser l'ennemi presque jusqu'au village de Krithia.

"Le 8 mai, l'attaque fut encore reprise et une avance fut commencée en face d'un feu très violent. Les troupes françaises attaquèrent les tranchées turques à la baïonnette et toute la ligne, excepté l'extrême gauche, avança d'un pas ferme. Pendant la nuit, les Turcs tentèrent une contre-attaque, mais elle fut repoussée partout avec de grosses pertes.

"Pendant le combat de ces trois jours, les Australiens, à Sari-Bair, malgré l'envoi de renforts turcs à l'endroit de l'attaque principale, tinrent bon et résistèrent à toutes les contre-attaques. Le combat fut très violent pendant ces trois pours.

"Les troupes françaises pendant ces opérations ont combattu avec un courage magnifique, aussi souffrirent-elles de fortes pertes.

"Le 9 mai, du terrain fut gagné partout et consolidé. A dix heures 45 du soir, une attaque à la baïonnette fut faite par la quatrième brigade d'infanterie australienne et trois lignes de tranchées turques furent prises à Sari-Bair.

"Une contre-attaque turque très forte fut faite le 10 mai au crépuscule; les Australiens se retirèrent dans leurs anciennes tranchées, mais nos canons ouvrirent le feu sur l'ennemi à courte portée. L'effet fut terrible, les cadavres des Turcs étaient si nombreux qu'ils entravèrent notre marche en avant.

"Les 10, 11 et 12 mai, de nouveaux renforts nous arrivèrent. Dans la nuit du 12, des troupes de la vingt-neuvième division entreprirent une attaque contre l'extrême droite ennemie, protégée par l'artillerie. Deux compagnies de Ghourkas s'avancèrent en rampant le long des falaises escarpées et occupèrent une crevasse en avant des lignes alliées où elles s'installèrent pendant la nuit.

"Les 13 et 14 mai, la gauche de la ligne alliée avança encore.

"Le 17 mai, la vingt-neuvième division avança et s'établit dans des tranchées, deué cents mètres en avant des notres. Le feu de l'artillerie alliées était très efficace. Aidée par des observations d'aéroplane, elle détruisit un obusier turc, fit sauter un wagon chargé de munitions et démolit quelques nouveaux retranchements turcs.

"Ce jour-là, le général Bridges, commandant la division australienne, fut mortellement blessé pendant une attaque de l'ennemi contre cette division.

"Une nouvelle avance a été faite dans la soirée du 18 mai par les troupes françaises soutenus par la division navale royale.

"Dans la soirée du 19 mai, les positions des troupes d'Australie et de la Nouvelle-Zélande furent violemment bombardées, mais il n'y eut pas d'attaque."

Le bureau officiel de la presse publie une note disant que les pertes turques dans le récent combat des Dardanelles sont considérablement plus grandes qu'on l'avait supposé. Cette note est un rapport du major-général Birdwood et est ainsi conçu:

"Le général Birdwood annonce aujourd'hui que pendant la suspension des hostilités accordée pour permettre aux Turcs d'enterrer leurs cadavres, on s'aperçut que les pertes de l'ennemi se montaient à beaucoup plus de trois mille, chiffre indiqué précédemment. Deux espaces situés en avant d'une de nos sections étaient couverts de cadavres. Quatre cents corps furent comptés dans un quadrilatère de 80 mètres sur cent.

"Les corvées turques chargées d'enterrer les cadavres travaillaient tranquillement. Elles étaient toutes munies de coton préparé avec une solution destinée à les préserver des mauvaises odeurs, précaution très nécessaire.

"Nous avons ramassé plus de douze cents fusils turcs de notre côté de la ligne tracée pendant la suspension des hostilités.

"Le 25 mai, nous nous sommes emparés d'une tranchée de cent cinquante mètres, située en face de la brigade du général Cox."

• • •

Paris, 29 mai. — D'après une dépêche d'Athens au "Journal", une canonnière turque du type "Aidin-Reis" a été coulée dans la mer de Marmara en vue de Constantinople par un sous-marin anglais. La perte de la canonnière, suivant de près la destruction de transports turcs, a causé une profonde impression dans la capitale ottomane.

• • •

Constantinople, 29 mai. — Un rapport officiel a été donné disant qu'un transport, escorté par le croiseur français "Jules-Michelet", a tenté un débarquement à Boudroun, sous la protection des canons du croiseur.

"Nous avons tué un officier ennemi et seize hommes, dit le rapport, et en avons blessé d'autres. Nous avons aussi capturé le transport."

LA LANGUE FRANCAISE AU CANADA

Ses droits, sa nécessité, ses avantages

Par M. Henri Bourasa

Cette brochure de 64 pages, grand format, contient le texte de la conférence prononcée au Monument National, à Montréal, le 19 mai, par M. Henri Bourassa, directeur du **Devoir**. L'auteur y étudie successivement l'enseignement du français dans l'Ontario et le Règlement No XVII; les droits du français au Canada en regard du droit naturel, des Capitulations et du Traité de Paris, du droit international de la jurisprudence anglaise et de la législation impériale; il analyse l'Acte de Québec, les constitutions de 1791, de 1841, de 1867; il étudie la situation actuelle de l'anglais dans l'Empire britannique. Il traite également de la langue et de l'unité nationale, de la valeur de l'enseignement bilingue et des résultats qu'il a donnés ailleurs, notamment au pays de Galles.

Toute la dernière partie de la brochure est consacrée à démontrer, la nécessité et les avantages du français, pour les Canadiens français d'abord, pour les Canadiens de toute origine ensuite.

Cette brochure se vend 15 sous l'exemplaires aux bureaux de la **Liberté**.

Nous la donnerons en prime à tous ceux qui renouvelleront leur abonnement.

LA SUPERIORITE DE L'AVIATION FRANCAISE

Une flotille de dix-huit machines lance des projectiles de 50 kilos sur la fabrique d'explosifs de Ludwigshafen.

Paris, 28. — Une flotille aérienne française composée de dix-huit aéroplanes, portant chacun cinquante kilos de projectiles, a bombardé ce matin une usine d'explosifs à Ludwigshafen, sur le Rhin, vis-à-vis de Mannheim (Bavière rhénane). Le feu s'est déclaré dans plusieurs des batiments de l'usine à la suite de ce bombardement.

Le récit suivant de ce magnifique exploit a été publié dans le communiqué officiel de cet après-midi:

"Une de nos escadrilles aériennes composée de dix-huit aéroplanes, portant chacun cinquante kilos de projectiles, a bombardé ce matin à Ludwigshafen, sur le Rhin, l'usine des établissements de produits chimiques et d'aniline "Badische Anilin et Soda Fabrik", une des plus importantes usines d'explosifs en Allemagne. Les résultats signalés indiquent que le bombardement a été très efficace.

"Plusieurs des batiments de l'usine ont été atteints par les projectiles de nos aviateurs et plusieurs incendies se sont déclarés.

"Les aviateurs sont restés dans l'air à peu près six heures et ont couvert plus de quatre cents kilomètres.

"Cette expédition entreprise contre un important établissement militaire est la réponse des Français aux tentatives faites sur Paris par les aviateurs allemands."

• • •

Amsterdam, 28.—D'après une dépêche d'Ostende au "Telegraaf" décrivant une série de raids aériens faits par les aviateurs des alliés, cinquante soldats allemands qui se trouvaient dans un tramway de cette ville ont été tués par une bombe lancée par un aéroplane des alliés. La gare de chemin de fer, des navires dans le port et de nombreuses maisons ont été endommagés.

11,000 FEMMES S'ENROLENT DANS LA POLICE ITALIENNE

Paris, 30. — Le correspondant du "Temps" à Rome télégraphie que près de 11,000 femmes ont été enrôlées comme agents de police avec l'autorisation du gouvernement.

Ces femmes appartiennent pour la plupart à la classe moyenne. Elles vont s'adonner à des exercices physiques spéciaux et porteront un uniforme.

ST-BONIFACE

Mgr l'archevêque partira mercredi pour un voyage dans l'est. Il sera accompagné de M. l'abbé Corbeil, qui fera le voyage dans les intérêts de la colonisation française au Manitoba.

• • •

La Ligue du Sacré-Coeur a fait dimanche après-midi ses élections pour le prochain terme. Le résultat a été le suivant: M. Noël Bernier, président; M. Liguori Gagné, premier vice-président; le docteur Laurendeau, second vice-président; M. J.-A. Beaupré, secrétaire; M. J.-O. Brunet, trésorier. Mgr Béliveau a traité de la question de supprimer autant de licences que possible. Il espère que sur ce point le gouvernement traduira en actes son programme de réforme.

• • •

La Société de l'Aide aux Drapeaux pour Saint-Boniface a placé la semaine dernière 3 servantes et 2 maçons Il y a demande de femmes de journée et de manoeuvres. S'adresser au secrétaire, M. Octave Rodts, téléphone Main 2355.

• • •

Le R. P. Blain, s.j., est de retour d'un voyage à Edmonton.

• • •

M. l'abbé Leroux, curé de Fisher Branch, était de passage à l'archevêché hier.

• • •

Un commencement d'incendie chez M. Emery Turenne, 197 rue Eugénie, Norwood, a causé $150 de dommages.

• • •

M. Delphis Proulx, d'Otterburne, est à l'hôpital pour subir une opération.

• • •

M. Joseph Hélie, 62 avenue Provencher, est allé à Dauphin pour s'acheter une ferme.

• • •

Mme Donat Cormier, de La Salle, était de passage cette semaine à Saint-Boniface. Elle se rend à Beloeil, Québec, assister aux funérailles de son frères, M. Arthur Guertin.

• • •

Mme J.-P.-O. Allaire est partie pour le Sault-au-Récollet, Montréal, visiter son fils au noviciat des Jésuites.

• • •

Mme Desjardins, 314 avenue Taché, est partie pour Saint-Paul et Minneapolis, où elle passera l'été. Ses deux enfants l'accompagnent.

Ordre de la Procession de la Fête-Dieu

1. Les deux drapeaux.
2. Les religieuses: a Les orphelines; b Les Soeurs Grises; c Les Soeurs Oblates; d Les Soeurs Jésus-Marie; e Les élèves du Couvent Saint-Joseph; f Les enfants de Marie avec bannières.
3. Enfants de Marie de la paroisse avec bannière.
4. Dames de Sainte-Anne avec bannière.
5. Demoiselles et Dames n'appartenant pas aux Congrégations.
6. Elèves des Frères avec drapeaux et bannières.
7. Les autres petits garçons de la paroisse.
8. Elèves du Collège avec bannières.
9. Croix. Enfants de choeur. Clergé. Dais avec garde d'honneur.
10. Porteurs du Dais: La magistrature; membres du Parlement; maire et conseillers; professions libérales marcheront au milieu de la rue quatre par quatre.
11. Les chantres de la cathédrale.
12. La fanfare La Vérendrye.
13. La 36e Batterie de Saint-Boniface.
14. Tous les hommes et jeunes gens de la paroisse un à un et de chaque côté du chemin.
15. Les bannières du Sacré-Coeur, Saint-Jean-Baptiste, Union Nationale Métisse, Saint-Vincent de Paul, C. M. B. A., Forestiers Catholiques, Alliance Nationale, Artisans, Union Saint-Joseph, Chevaliers de Colomb.

• • •

SACRE-COEUR

Les plans de M. Donat Baribeault, architecte et ingénieur civil, pour la construction d'une bâtisse municipale à Fort Garry ont été acceptés et des soumissions viennent d'être demandées. Elles seront reçues jusqu'au 8 juin. La nouvelle bâtisse s'élèvera au coin du chemin Pembina et du Boulevard Chevrier. Le coût approximatif de la nouvelle bâtisse sera de $7,000. Elle comprendra une grande salle, un grand bureau, un bureau privé, une salle de toilette, des cellules de prisonnier, un chambre de comité. C'est une bâtisse à un étage de 35 par 60 pieds.

• • •

Lundi matin, un télégramme de Montréal apprenait à M. Henri Lacerte, avocat, la douloureuse nouvelle de la mort de sa mère, Mme H. Lacerte.

La **Liberté** offre à M. Lacerte, si péniblement éprouvé, ses plus sincères sympathies.

• • •

Mme L.-A. Delorme, qui a récemment subi une grave opération pour l'appendicite, est en bonne voie de rétablissement.

• • •

Les enfants de l'école sont à préparer une jolie séance pour la fin de l'année.

Ce soir a lieu le dernier concert-boucane de la saison. La conférence sera donnée par le R. P. Portelance, o.m.i.

• • •

Le R. P. Brassard, o.m.i., est allé prêcher une mission à Lestok, Saskatchewan.

• • •

Le R. P. Curé a appris aujourd'hui que sa mère est dangereusement malade. On lui a administré les derniers sacrements. Mme Portelance demeure à Montréal.

• • •

Hier après-midi, le R. P. Curé a béni le mariage de Mlle Blanche L'Heureux, fille de M. Philibert L'Heureux, à M. le docteur P. Decosse, de Sainte-Agathe. L'église était pleine de parents et d'amis. M. L'Heureux servait de témoin à Mlle L'Heureux et M. Allaire, de Saint-Boniface, au docteur Decosse. Il y eut chant par le brillant ténor Hélie et musique par M. le professeur Couture et ses élèves.

• • •

Nos petits de l'école ont eu un délicieux pique-nique à Saint-Norbert. Songez donc. Une bonne journée de plaisir par un soleil où il fait bon de vivre, de jouer, de courir, de se rouler sur la gazon. Mais ce qui couronnait le pique-nique, ce qui lui donnait un cachet tout particulier, c'est qu'on y allait en auto. Oui, vingt-deux autos, fournis par les amis de l'école.

Il fallait les voir aller et revenir tous ces petits, debout dans les autos, suivant à la queue leu leu. Ils étaient fiers et heureux comme de petits rois.

Parions qu'ils seraient prêts à recommencer.

• • •

Les Comités travaillent avec ardeur à l'organisation de la fête du 27 juin. Tout fait préovir un beau succès.

EXPLOITS SENSATIONNELS DES AVIATEURS FRANCAIS

En une journée, ils lancent 203 projectiles dont plusieurs pesant cent kilos

Paris, 27. — Pendant la journée du 25 mai, nos aviateurs ont montré une grande activité sur tout le front, et plusieurs tentatives de bombardement sur les positions ennemies ont été couronnées de succès. Ils n'ont pas lancé moins de deux cent trois projectiles. De ce nombre, quatre-vingt-deux étaient de grosses bombes d'un poids de dix kilos chaque; quatorze étaient des obus pesant cent kilos et cinquante-cinq pesaient quarante-trois kilos, le reste était des bombes ordinaires. L'efficacité de ce bombardement a été observé à plusieurs endroits, particulièrement sur le parc d'aviation allemand d'Hervilly, au sud-est de Roisel, où un hangar et une machine ont été incendiés; au camp de réserve d'aviation allemand de Grand-Priel, au nord-ouest de Saint-Quentin, où un hangar a été démoli et à la gare de Saint-Quentin, où les réservoirs d'approvisionnements d'essence ont été détruits.

Au cours de la nuit précédente, quatre obus ont été lancées sur la gare de Douai. On a aperçu un incendie dans le voisinage de la gare des marchandises.

Aujourd'hui, nos aéroplanes ont lancé avec succès cinquante bombes de 90 kilos sur l'aérodrome de La Brayelle, près de Douai. Les hangars et les machines qui s'y trouvaient ont été détruits.

Un aéroplane allemand qui avait survolé Paris ce matin est entré en lutte avec une escadrille aérienne du camp retranché de Paris. Il a lancé des bombes sans résultat sur Villenoy et près de Meaux.

Notre escadrille aérienne, ayant été avertie, attendait le retour de l'avion allemand. "L'Aviatik", qui avait encore quatre bombes à bord, a été descendu par un de nos aéroplanes près de Braine, dans les environs de Soissons. Le pilote et l'observateur ont été tués.

Le pilote de l'aéroplane français qui a descendu l'avion allemand a reçu la médaille militaire pour ce beau fait et l'officier observateur a été promu à un grade supérieur.



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 P.M. jeudi le 17 juin 1915, des soumissions pour fournir le charbon nécessaires aux divers édifices publics appartenant au gouvernement fédéral, dans tout de Dominion, lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots "Soumission pour la fourniture du charbon aux difices publics du gouvernement fédéral dans le Dominion."

On peut se procurer des imprimés comprenant le devis et la formule de soumission en s'adressant à ce ministère et aux gardiens des édifices publics du gouvernement fédéral.

Les soumissions devront être libellées, sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, fait à l'ordre de l'honorable ministère des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contract d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS
Secrétaire.

Département des Travaux Publics,
Ottawa, 20 mai 1915.

N.B. — Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.—79876.

AVIS

M. Valentin Olivier, ci-devant à Winnipeg, est prié de bien vouloir donner son adresse à **l'Agence Consulaire de France,** 11 Royal Bank Bldg., Building.

Le Gérant de l'Agence Consulaire,
J.-H. BOURGOUIN.

Winnipeg, le 27 mai 1915.

TETE-FOLLE

Pour de la vogue et du succès, c'est de la vogue et du succès. **Tête-Folle** depuis trois semaines vole de clocher en clocher et **Tête-Folle** soulève encore les populations. Les paroisses les plus lointaines veulent à tout prix avoir **Tête-Folle.** Et les jeunes du groupe **Provencher** vont partout. Leur activité ne s'éteint pas Tout en immortalisant **Tête-Folle,** ils sèment dans les différentes paroisses de nos prairies les idées de l'**A. C. J. C.** Ils font appel à l'action patriotique constante dans les détails de la vie, ils montrent la nécessité de nous unir, de nous organiser pour rester des fils dignes des ancêtres, pour reprendre ce que nous avons perdu. Et tout de suite prêchant d'exemple, ils offrent leur dévouement et leurs recettes aux **blessés d'Ontario.** Encourageons-les, applaudissons les. **Vive nos jeunes! Vive Tête-Folle!**

ON RASERA LES POILUS

Ils protestent et déclarent que barbe et moustaches sont des objets d'équipement indispensables

Paris, 30. — La décision, prise par les autorités militaires, obligeant, par raison d'hygiène, tous les officiers et soldats sur le front à se raser la barbe et les moustaches, a donné lieu à une avalanche de protestations. Dans les lettres qui parviennent à Paris, les poilus donnent les raisons qui les font protester et y joignent de joyeux commentaires, déclarent, entre autres choses, que la barbe et moustaches sont des objets d'équipement indispensables à tout combattants.

Huit cents jeunes soldats de la classe 1916 ont quitté Paris ce matin se rendant à Fontainebleau pour y compléter leur instruction en établissant et organisant des tranchées et des ouvrages de campagne.